



ACTE IV, SCÈNE IV.

JACQUES COEUR,

L'ARGENTIER DU ROI,

DRAME EN QUATRE ACTES, PRÉCÉDÉ DE

L'ABBAYE DE JUMIÈGES,

Prologue en 1 acte et 2 tableaux.

par *MM.* Anicet Bourgeois et Alboize,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 MAI 1841.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>	<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
CHARLES VII.	M. MATIS.	LE CHEF DES ÉCORCHEURS.	M. PROSPER.
LE DAUPHIN.	M. CHILLY.	LE CAPITAINE DES GARDES.	M. ALEXANDRE.
JACQUES COEUR.	M. SAINT-ERNEST.	L'HOMME VOILE.	M. BERTHOLET.
PHILIPPE.	M. BOUSQUET.	UN MOINE.	M. ROGER.
TRISTAN.	M. ANATOLE GRAS.	UN ÉCORCHEUR.	M. ROCHEUR.
JÉAN DE VILLAGE.	M. CULLIER.	AGNÈS SOREL.	Mme LESUEUR.
LANDRY.	M. CH. PERREY.	MARIE.	Mlle MARTIN.
ANDRÉ.	M. SALVADOR.	CATHERINE.	Mme ADALBERT.
LA TRÉMOUILLE.	M. LAURÉ.	UNE ESCLAVE.	Mlle ANGELINE.
SAINT-POL.	M. HAMEL.	SEIGNEURS, PAYSANS, ÉCORCHEURS ET GARDES.	

Premier Tableau.

Le théâtre représente une des salles de l'abbaye de Jumièges. A gauche, la chambre du roi ; à droite, l'appartement d'Agnès Sorel ; cheminée gothique au fond. La scène est en 1440.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, LA TRÉMOUILLE, SAINT-POL, SEIGNEURS, JÉAN, LANDRY.

Les Seigneurs sont groupés près de la chambre du roi. Jean est au côté opposé, assis devant une table, occupé à faire des comptes; Landry est debout devant lui; ils se disputent vivement à voix basse.

TRISTAN.

Oui, messieurs, j'arrive à l'instant à l'abbaye

de Jumièges, avec monseigneur le dauphin, auquel j'appartiens, et que le roi a mandé auprès de lui.

SAINT-POL.

Monseigneur Louis est donc rentré en grâce ?

TRISTAN.

La colère du roi Charles VII n'a pu tenir contre l'absence de son fils, et après l'avoir privé d'assister aux fêtes et carrousels de Rouen, il l'a

rappelé auprès de sa personne... Mais l'heure du lever doit être passée, et je vais...

LA TRÉMOUILLE.

Oh! on n'entre pas ainsi chez le roi; la porte de son appartement se referme pour tout le monde, après qu'elle s'est ouverte pour messire Jacques Cœur, l'argentier. Depuis plus d'une heure, nous attendons ici que ce tout-puissant du jour veuille bien nous céder la place.

TRISTAN.

C'est juste; le premier obstacle que monseigneur le dauphin devait rencontrer entre son père et lui, c'était encore ce Jacques Cœur.

LANDRY, à Jean.

C'est une infamie!... et messire l'argentier ne peut me renvoyer ainsi.

LA TRÉMOUILLE.

Que dit cet homme?

TRISTAN.

Il se plaint de Jacques Cœur, comme tant d'autres.

LANDRY.

Oui, messeigneurs, je m'en plains, et avec raison.

TRISTAN.

Que t'a fait l'argentier?

LANDRY.

Je suis clerc de l'université de Paris, employé depuis trois ans dans cette abbaye pour écrire et enluminer les manuscrits, et j'ose me flatter que personne ne sait lire plus couramment que moi, écrire avec une encre plus épaisse, et enluminer les missels avec des couleurs plus fines et plus durables... J'étais heureux au fond de cette abbaye, lorsque Satan vomit sur la terre un noble allemand, indigne de sa noblesse, messire de Gutenberg, qui n'eut pas honte de s'occuper de travaux qui ne regardent que nous, et qui un jour... jour fatal! inventa ce qu'on appelle l'imprimerie.

SAINT-POL.

Invention sublime!

LANDRY.

Qui me ruine; moi et dix mille clercs, employés seulement dans la ville de Paris à copier les manuscrits; car messire l'argentier, qui protège toutes les idées nouvelles, je ne sais pas pourquoi, a fait venir à Paris, Gering, Krantz et Friburger, trois maudits, qui imprimèrent en un jour ce qu'il m'aurait fallu cent ans pour écrire; voilà ce qui fait que mon emploi étant devenu inutile, le supérieur de cette abbaye l'a supprimé et ne m'a gardé que par charité... Je ne peux pas vivre comme ça... J'ai fait un dernier manuscrit, avec des enluminures superbes, et sans m'inquiéter de rien, je me suis payé par mes mains de dix écus d'or, prix convenu jadis entre les bons pères et moi pour la copie d'un missel.

LA TRÉMOUILLE.

Ah! tu t'es payé toi-même!

LANDRY.

Il le fallait bien, tout le monde refusait de le faire, et voilà pourquoi, messire Jean de Village,

un des commis de monseigneur l'argentier, veut me chasser de l'abbaye.

TRISTAN.

Allons, ne te désole pas; je connais ce Jean de Village, je vais lui parler.

LANDRY.

Ah! merci, monseigneur.

TRISTAN, s'approchant de Jean.

Ce pauvre diable vient de me dire la faute qu'on lui reproche, et pour laquelle on veut le chasser; cela me paraît bien rigoureux. Je demande sa grâce.

JÉAN.

Je ne puis vous l'accorder; j'ai reçu des ordres, et je dois les exécuter.

TRISTAN.

L'argentier est donc toujours sévère?

JÉAN.

Toujours; et moi, son commis, je ne puis que...

TRISTAN, à mi-voix.

Son commis, oui, rien que son commis, qui doit bien souffrir parfois de voir tant de richesses dans le coffre-fort du maître, et si peu d'or dans son escarcelle.

JÉAN.

Sans doute.

TRISTAN.

Si quelque bonne occasion t'était offerte, je gage que tu l'accepterais?

JÉAN.

Peut-être!

TRISTAN.

Eh bien! c'est ce qu'a fait ce garçon.

JÉAN.

Landry a volé, et Jacques Cœur ne pardonne pas le vol. Je suis fâché, sire chevalier, de ne pouvoir pas vous satisfaire sur ce point; mais mon maître ordonne, et j'obéis.

TRISTAN, à Landry.

Mon pauvre clerc, je ne puis rien pour toi; le dauphin n'est pas encore roi de France.

JÉAN.

Allons, Landry, suis-moi.

LANDRY.

Ainsi, vous êtes inexorable... vous me renvoyez?... Eh bien! soit, je pars... Je ne suis pas né voleur, vous me forcez à le devenir pour vivre; je tâcherai de ne l'être qu'une fois... Je vous suis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté LANDRY et JÉAN.

LA TRÉMOUILLE.

Vous le voyez, chevalier de Mortagne, rien ici ne résiste à la volonté de l'argentier.

SAINT-POL.

Il est à la cour une personne plus puissante encore que Jacques Cœur.

TRISTAN.

Dame Agnès Sorel, n'est-ce pas?

SAINT-POL.

Elle n'a pas quitté le roi ; elle l'a suivi jusque dans cette abbaye.

LA TRÉMOUILLE.

Et où est le mal?... Charles VII, avec l'aide de Dieu, de la Pucelle et de nos épées, a chassé les Anglais de la Normandie; il vient de faire son entrée solennelle à Rouen; la France est pacifiée; il a dû appeler auprès de lui une femme qui, je le proclame, lui a donné les preuves d'un amour vrai et désintéressé... Agnès Sorel a fait beaucoup pour la délivrance du pays; à la mort de Jeanne d'Arc, elle seule a pu ranimer le courage du roi qui défaillait; et pour ma part, je ne reproche à dame Agnès que d'avoir attiré la faveur du roi sur ce Jacques Cœur, dont l'insolence semble grandir avec la fortune... Croiriez-vous que cet orgueilleux parvenu a osé, au cortège royal à Rouen, prendre place entre le comte de Dunois, lieutenant général du royaume, et le grand chancelier Juvénal des Ursins?

SAINT-POL, *riant*.

Ce manant représentait là le coffre-fort de l'état; car en France, on ne dit plus: Riche comme un roi, mais, riche comme Jacques Cœur.

TRISTAN.

Monseigneur le dauphin me montrait hier une liste des biens de l'argentier; cela dépasse toute croyance.... (*Ici, Jacques Cœur sort de la chambre du roi, et écoute sans être vu.*) Jacques Cœur possède les seigneuries de Saint-Fargeau, de Boissy, de Roanne, qui contiennent plus de cent paroisses, les baronnies de Perreuse, de Barlieu, de Villemont La Faillarme et tant d'autres que j'ai oubliées.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES CŒUR.

JACQUES, *s'avançant*.

Et que je vais vous nommer, si vous tenez à les connaître.

TOUS.

Jacques Cœur!

JACQUES.

Ma fortune est au grand jour, car je n'ai aucun motif de la cacher; mais, puisque vous voulez faire le dénombrement de mes biens, faites-le exact du moins, et ajoutez à la liste de monseigneur le dauphin mon hôtel de la Chaussée à Bourges, ma maison de la Loge à Montpellier; à Lyon, l'hôtel de la Rose et de Saint-Dixier; à Marseille, à Beaucaire, à Béziers, à Sancerre, l'hôtel de ville; ajoutez encore les mines de Saint-Pierre le Pont et de la Palud, qui font vivre vingt mille ouvriers; n'oubliez pas mes quatre comptoirs d'Orient, et mes cent vaisseaux qui sillonnent les mers; car c'est là surtout qu'est la source de cette fortune immense qui vous étonne, de cette fortune qui est impérissable, car elle vient du commerce et du peuple, le commerce, le peuple, éternels comme Dieu.

TRISTAN.

Toujours le peuple! le commerce!

JACQUES.

Ne les dédaignez pas; c'est à eux que je dois d'avoir pu vous obliger parfois, moi, homme du peuple aussi, trafiquant de négoce, et qui pourrais cesser de l'être pour prendre le titre de chevalier de Mortagne, de comte de La Trémouille ou de Saint-Pol, car vos comtés m'appartiennent, messeigneurs, et voici les contrats qui me les donnent en garantie des sommes que je vous ai prêtées.

TRISTAN.

Quoi! vous oseriez?...

LA TRÉMOUILLE.

Quand vous posséderiez cent fois les terres de mon comté, vous n'en pourriez porter le titre; il faut un sang noble de vingt générations pour s'appeler comte de La Trémouille.

JACQUES.

Je m'avoue indigne de ce beau nom, monseigneur, et pourtant j'en ai un que, dans ma fierté plébéienne, je porte aussi haut que le vôtre, c'est celui de Jacques Cœur, mon nom de manant, mon nom de commerce. Le titre de comte que le roi a daigné m'accorder, quelque glorieux qu'il soit à mes yeux, n'a jamais précédé ce nom qu'il déparerait peut-être... Mais puisque nous avons commencé à parler d'affaires, terminons, messeigneurs, et réglons nos comptes. Vous m'avez tous emprunté cet argent pour vous équiper en guerre et chasser les Anglais. Les Anglais sont hors de France; vous avez tenu parole, vous ne me devez plus rien. Reprenez vos contrats.

LA TRÉMOUILLE.

Les gens de ma maison ne reçoivent que de plus nobles qu'eux. J'entends vous payer capital et intérêts; ce remboursement vous sera fait avant un mois, dussé-je pour cela vendre à l'un de vos pareils, jusqu'à mon dernier manoir, jusqu'à ma dernière armure. Vous pouvez ruiner les La Trémouille, vous ne les humilierez pas.

SAINT-POL et TRISTAN.

Nous refusons.

JACQUES.

Le roi Charles VII, notre maître, vient de reprendre à l'instant un contrat de deux cent mille écus d'or que je lui avais prêtés aussi pour faire la guerre; croyez-vous qu'il soit moins fier et de moins bonne maison que vous? Vous persistez dans votre refus, messeigneurs?... Je persiste aussi, moi.

Il brûle les contrats.

LA TRÉMOUILLE.

Quelle insolence!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN DE VILLAGE.

JEAN, *accourant*.

Ah! maître! maître!

JACQUES.

Qu'y a-t-il ?

JÉAN, *bas*.

Dame Agnès vous supplie de venir sur-le-champ auprès d'elle.

JACQUES, *de même*.

Qu'y a-t-il donc ?

JÉAN, *de même*.

Venez, venez ; elle vous expliquera tout elle-même.

JACQUES.

Nous sommes quittes, messeigneurs...

Il sort avec Jéan.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* JACQUES COEUR et JÉAN DE VILLAGE, puis LE DAUPHIN.

LA TRÉMOUILLE, *qui n'a rien vu*.

Ah ! si ce manant était homme de guerre...

TRISTAN, *à Saint-Pol*.

Avez-vous remarqué avec quel trouble le commis est venu avertir son maître ?

SAINT-POL.

En effet, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

LE DAUPHIN, *au dehors*.

Le roi !... Je veux voir le roi !

TRISTAN.

C'est la voix de monseigneur le dauphin.

LE DAUPHIN, *entrant*.

Dieu vous garde, messieurs... Je veux voir le roi à l'instant ; il me faut vengeance de l'outrage que j'ai reçu.

TRISTAN.

Un outrage, à vous, monseigneur... Et qui donc a osé...

LE DAUPHIN.

Qui ?... tu me le demandes !... Et qui donc ici peut outrager le dauphin de France, si ce n'est Agnès Sorel ?

TOUS.

Agnès Sorel !

LE DAUPHIN.

Je me rendais à l'appartement que j'occupe d'ordinaire ici durant les fréquents séjours que je fais à l'abbaye ; au seuil de la porte, un page m'ose arrêter et me dire que dame Agnès ne peut me recevoir, moi !... Je renverse ce stupide serviteur, et marchant droit à ma chambre, j'ordonne à Agnès de me céder la place. Cette insolente courtisane me répond alors que, logée là par la volonté du roi, elle ne sortira que sur un ordre de mon père. Dans un premier mouvement de colère, je saisis le bras de cette femme ; mais me rappelant bientôt ce qu'elle est et ce que je suis, je l'écarte violemment de mon passage, et suis venu demander au roi justice et réparation.

TRISTAN.

Et bien vous ferez, monseigneur.

LE DAUPHIN.

La présence seule de cette femme est une insulte pour moi... Il faut que mon père prononce aujourd'hui, tout-à-l'heure, ou l'exil d'Agnès, ou le mien. Place, messeigneurs, place !

On s'écarte de tous côtés. Au moment où le Dauphin va entrer, Charles paraît.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES VII.

CHARLES.

Qui parle si haut dans la demeure du roi de France ?

LE DAUPHIN.

Monseigneur, si dans cette demeure on doit hommage et soumission à votre majesté, on doit égard et respect à ma personne, et pourtant j'ai été outragé dans cette abbaye, devenue pour moi la maison paternelle, et vous comprendrez que cet outrage m'ait été sanglant, sire, quand je vous aurai dit qu'il m'est venu d'Agnès Sorel.

CHARLES.

D'Agnès Sorel ! c'est impossible !

AGNÈS, *paraissant avec Jacques Cœur*.

Monseigneur le dauphin a dit la vérité.

Mouvement.

TOUS.

Agnès !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JACQUES COEUR, AGNÈS.

AGNÈS.

Sire, lorsqu'on m'a donné l'appartement que j'occupe dans cette abbaye, j'ignorais qu'il fût destiné à monseigneur le Dauphin ; sans cela, je ne l'eusse pas accepté. C'est une erreur involontaire dont je viens lui faire toutes mes excuses.

SAINT-POL, *à part*.

Quel langage !

AGNÈS, *au Dauphin*.

Monseigneur, vous pouvez vous rendre à votre appartement, rien ne vous y rappellera plus ma présence. Et maintenant, sire, j'implore de vous une grâce.

Elle se jette à genoux.

CHARLES.

Relevez-vous, madame, et parlez.

AGNÈS.

Je vous demande la permission de me retirer de la cour et d'aller vivre dans mon château de Beauté.

CHARLES.

Me quitter ? vous ?

AGNÈS.

Il le faut, sire. Autrefois, et surtout depuis la mort de Jeanne, ma présence pouvait être utile à votre majesté ; car je vous aimais tant qu'il me semblait que moi aussi j'avais reçu de Dieu la mission de ranimer votre courage. Mais aujourd'hui l'Anglais est chassé ; vous réglez seul sur ce

beau royaume, aujourd'hui les paroles de monseigneur le Dauphin m'ont fait comprendre que ma place n'était plus ici.

CHARLES.

Quoi ! le Dauphin aurait osé...

AGNÈS.

Oh ! ne l'en blâmez pas, sire ; lui seul ne pouvait dire ce que tous vos courtisans murmurent entre eux. Je dois m'éloigner à l'instant de votre cour, et pour n'y jamais revenir. Il me restera du moins un véritable ami... (*montrant Jacques Cœur*) qui ne m'abandonnera pas. (*Au Dauphin.*) Monseigneur, j'ose espérer que votre haine ne me poursuivra pas jusque dans mon exil.

CHARLES.

L'exil, l'exil pour vous, Agnès ? pour vous, à qui je dois mon royaume !... car c'est elle, messieurs, vous le savez tous, vous l'avez vu ; c'est elle qui, lorsque je désespérais du sort de la France et du mien, lorsque je restais sourd au bruit des armes et à vos cris de guerre, c'est elle qui a réveillé en moi le vieux courage des rois de ma race et m'a mis en main cette épée qui, avec l'aide des vôtres, a chassé l'Anglais de notre territoire ; c'est elle qui, lorsque j'étais pauvre et sans puissance, vendait ses biens, ses joyaux, ses parures en me disant : Voilà de l'or, achetez des armes, refaites une armée. C'est elle encore qui savait adoucir ma colère et m'inspirer des pensées de clémence et de pardon. (*Au Dauphin.*) C'est à elle enfin, à cette femme, à cet ange, que vous devez d'avoir été rappelé auprès de moi... et vous l'insultez, et vous dites que sa place n'est pas ici?... Vous ne le direz plus dans une heure, car dans une heure elle sera reine de France.

LE DAUPHIN, *à part.*

Reine de France !

Mouvement.

JACQUES, *à part.*

Grand Dieu !

AGNÈS.

Moi, moi, sire !

CHARLES.

Je dois un nom, un rang, un titre à la mère de l'enfant que le ciel accorde enfin à mes prières.

LE DAUPHIN, *à part.*

O ciel !

AGNÈS.

Sire...

CHARLES.

Ne rougissez pas, madame ; car en dévoilant ce secret je mets à votre doigt cet anneau que la reine seule a droit de porter.

LE DAUPHIN, *s'élançant et arrêtant le bras du roi.*

L'anneau de ma mère au doigt de cette femme ! jamais.

CHARLES.

Quelle audace !

AGNÈS.

Sire, vous pardonneriez à l'emportement d'un

filz qui croit voir insulter à la mémoire de sa mère. (*Au Dauphin.*) Rassurez-vous, monseigneur. Quelles que soient pour moi les bontés du roi, je ne me croirai jamais digne d'occuper la place de la vertueuse Marie d'Anjou ; cette main n'est pas assez pure pour porter son anneau.

LE DAUPHIN.

Vous triomphez, madame ; vous refusez l'anneau pour avoir plus sûrement la couronne... cette humilité toute chrétienne recevra, n'en doutez pas, une éclatante récompense... je m'aperçois trop tard du beau rôle que je vous ai fait... Mais la leçon que vous me donnez ne sera pas perdue. Dès ce moment, sire, ne redoutez de ma part ni éclat ni colère, je me suis emporté tout-à-l'heure pour la dernière fois. Vous le voyez, madame... j'ai déjà même franchise, même résignation que vous, et je vous prie, à mon tour, de ne pas me poursuivre de votre haine jusque dans mon exil. (*Au roi.*) Sire, où me retirerais-je ?

CHARLES.

Allez attendre mes ordres dans votre appartement.

TRISTAN, *bas au Dauphin.*

Mais rappelez donc au roi...

LE DAUPHIN, *bas.*

Parler serait inutile, il faut agir. Suis-moi !...

Il sort suivi de Tristan.

CHARLES.

Agnès, votre couronnement aura lieu dans une heure, et vos femmes vous attendent pour vous parer du manteau royal.

AGNÈS.

Que dira le Dauphin ?

CHARLES.

Le Dauphin a trop oublié qu'il n'était que le premier de mes sujets. Messieurs, faites honneur à dame Agnès jusqu'à son appartement ; dès cet instant elle est votre reine.

Musique. Tous les Seigneurs s'empresment et l'accompagnent. Jacques seul reste auprès du roi.

SCÈNE VIII.

JACQUES, CHARLES.

CHARLES, *assis.*

Eh quoi ! vous ne la suivez pas ?... vous qu'elle appelait encore tout-à-l'heure le plus fidèle, le plus dévoué de ses amis. Avez-vous donc oublié déjà ce qu'Agnès a fait pour vous ?...

JACQUES.

Pour que ma parole ait quelque force auprès de vous, sire, j'ai besoin de vous dire au contraire tout ce que je dois à Agnès et aux siens. Sous le règne du roi votre père, par une sombre et froide matinée de décembre, les cloches de toutes les paroisses de Bourges appelaient les fidèles aux églises... les fêtes de Noël commençaient. Ce même jour, un honnête orfèvre de la ville, que les guerres et les malheurs du temps avaient ruiné,

mourait sur un misérable grabat ; son fils, bien jeune encore, veillait seul auprès de lui. Quand le pauvre enfant eut vainement essayé de réchauffer avec ses lèvres la main déjà glacée de son père, quand il ne sentit plus battre son cœur, il abaissa religieusement les paupières du vieillard, puis rassemblant le peu de forces que lui avaient laissées le froid, la misère et la faim, il courut demander des prières et un coin de terre sainte pour celui qui était mort en chrétien. A moitié chemin, l'enfant s'arrêta, il se souvint qu'il ne possédait pas un denier, qu'il n'avait pas un ami... il s'agenouilla alors pour demander à Dieu de ne pas laisser faillir son courage ; puis, cachant son front d'une de ses mains, l'enfant tendit l'autre et mendia... Qui, sire, j'ai mendié.

CHARLES.

Vous ? c'était vous ?

JACQUES.

Bien des gens passèrent sans me voir ni m'entendre. Enfin, un homme d'une haute taille s'arrêta devant moi : Pourquoi mendies-tu ? Pour acheter une tombe à mon père. L'étranger fit un mouvement vers moi... puis comme s'il m'eût soupçonné d'un sacrilège mensonge : Conduis-moi au lit de mort de ton père. Et sans lui répondre, je marchai devant lui. A l'aspect du cadavre, à l'aspect de cette horrible misère, le noble seigneur ne put retenir ses larmes ; saluant avec respect les restes inanimés de l'orfèvre, il embrassa l'enfant, lui remit une bourse pleine d'or, et le quitta en lui jetant ce nom : Sorel de Saint-Gérand.

CHARLES.

Le père d'Agnès !

JACQUES.

Vingt années s'écoulèrent. Un jour de Noël, au moment où les cloches sonnaient par toute la ville, une riche litière, entourée d'esclaves et de curieux, descendait lentement vers l'humble cimetière de Bourges, et sur son passage, l'homme que renfermait cette litière jetait au peuple l'argent et l'or à pleines mains... C'était le mendiant, le protégé de messire de Saint-Gérand, c'était Jacques Cœur, qui, après vingt ans de travaux et de succès miraculeux, revenait saluer la tombe de son père. Messire de Saint-Gérand ne vivait plus... il avait laissé une fille ; je voulais mettre à ses pieds cette fortune qui serait ainsi remontée à sa source, mais l'amour du roi de France ne m'avait rien laissé à faire pour Agnès... loin de là, je devins encore son obligé... elle m'appela à la cour, d'où ma naissance obscure me devait tenir à jamais éloigné. Dame Agnès me fit bientôt obtenir la charge d'argentier et les mille autres faveurs dont vous m'avez comblé... Voilà ce qu'a fait pour moi cette noble dame. Doutez-vous maintenant de ma reconnaissance, de mon culte pour elle ? Non, vous ne pouvez supposer que le cœur de l'homme puisse être à ce point oublieux et ingrat. Et maintenant, monseigneur le roi, je puis vous dire que je désapprouve l'élévation de dame Agnès au trône... je puis vous dire que votre mariage avec

elle serait une faute, que je m'y opposerai de toutes mes forces, car ce mariage serait un malheur pour la France, et si j'aime Agnès comme une sœur, j'aime la France comme une mère.

CHARLES, se levant.

Que dites-vous ?

JACQUES.

C'est moi, sire, qui avais donné à dame Agnès le conseil de se retirer de la cour, car depuis longtemps déjà ce mot de courtisane royale était sur toutes les lèvres... Depuis long-temps je prévoyais l'orage que le Dauphin va faire éclater.

CHARLES.

Le Dauphin ?

JACQUES.

Craignez qu'il ne se révolte... craignez que son bon'droit et le peuple lui viennent en aide... craignez enfin qu'à votre appel vos soldats.

CHARLES.

Si je marche à leur tête, ils suivront mon oriflamme.

JACQUES.

Et vous allumerez la guerre civile, le plus cruel, le plus abominable des fléaux.

CHARLES.

Assez ; ce que vous prévoyez est insensé. Si le Dauphin lève l'étendard de la révolte, je saurai l'abattre. Avec Agnès, je suis sûr de vaincre comme avec Jeanne. Agnès est ma femme devant Dieu, je veux qu'elle le soit devant mon peuple.

JACQUES.

Sire...

CHARLES.

Assez, vous dis-je !... Je suis surpris et affligé que vous me teniez un pareil langage quand il s'agit du bonheur et de la fortune de votre bienfaitrice. Préparez-vous à paraître à cette cérémonie ; je le veux.

Il sort.

SCÈNE IX.

JACQUES, puis JÉAN.

JACQUES, seul.

Que faire ? Je connais le Dauphin ; à dix-neuf ans ce prince a déjà l'expérience et la volonté d'un grand politique... Agnès seule peut tout sauver.

JÉAN.

Maître, je vous trouve enfin !... Notre-Dame en soit bénie.

JACQUES.

Que veux-tu ? qu'y a-t-il ?

JÉAN.

Personne ne peut nous entendre ?

JACQUES.

Personne. Parle.

JÉAN.

Le seigneur Tristan, qui me connaît depuis long-temps et qui me croit envieux de vos richesses, vient de me proposer d'empoisonner au-

jourd'hui même dame Agnès, en me promettant une forte somme d'argent et la protection du Dauphin.

JACQUES.

Grand Dieu ! que dis-tu ?... Et comment s'est-il adressé à toi ?

JÉAN.

Il m'a jugé d'après lui. Mainte fois pendant que je réglais ses comptes pour l'argent que vous lui prêtiez, il m'a accablé de questions sur votre fortune, et je l'ai tant vantée qu'il a cru surprendre en moi un amour de l'or qui pourrait aller jusqu'au crime sans doute. D'ailleurs, c'était un homme comme moi qu'il lui fallait, car il a ajouté que dans les voyages que j'avais faits à vos comptoirs d'Orient, j'avais dû me procurer des poisons plus subtils que les nôtres et surtout ne laissant après eux aucune trace.

JACQUES.

Et tu as refusé ?

JÉAN.

J'ai accepté. Un autre se serait chargé de l'exécution du complot, et vous n'en auriez rien su. Voulez-vous dénoncer le Dauphin ? mon témoignage vous est acquis. Je le dirai devant le roi.

JACQUES.

Le Dauphin !... le dénoncer à son père !... Oh ! non, c'est impossible.

JÉAN.

Déjà il a gagné les seigneurs et l'armée. Tous murmurent contre ce mariage.

JACQUES.

Je l'avais prévu.

JÉAN.

Oh ! il n'a pas perdu de temps. Il a envoyé plusieurs de ses hommes à Paris et à Rouen. Il annonce qu'il quittera la cour. Les comtes de Saint-Pol, de Nevers, du Maine, le grand écuyer Chabannes, le comte de Dunois qui vient d'arriver, et jusqu'au grand chancelier des Ursins, se rangent de son parti. Le seigneur Tristan est avec eux qui les excite et les anime. Que devons-nous faire ?

JACQUES.

Il faut obéir au Dauphin.

JÉAN.

Comment ?

JACQUES.

Jéan, tu m'es dévoué ?

JÉAN.

Oh ! jusqu'à la mort, maître, comme tous ceux que vous employez et dont vous faites la fortune.

JACQUES.

C'est bien. Les momens sont précieux, je n'ai pas le temps de m'expliquer, fais ce que je vais te prescrire. (Il va à une table, et tout en écrivant dit à Jéan.) Rends-toi à la cellule que j'habite ici ; prends cette clef, c'est celle du petit coffret de cèdre qui ne me quitte jamais. Tu en connais le secret, tu l'ouvriras. Tu prendras le quatrième flacon à droite, et puis tu exécuteras l'ordre que je t'écris, pour qu'au besoin il puisse

te servir de justification. Va, et surtout du silence et de la promptitude.

JÉAN, après avoir lu.

J'obéis.

Il sort.

JACQUES.

Agnès, Agnès maintenant ! Ah ! la voici !

~~~~~

SCÈNE X.

AGNÈS en costume de reine, JACQUES.

AGNÈS.

Je vous cherchais, mon ami ; j'avais besoin de vous dire tout ce que je ressens de bonheur et de joie. Reine de France !... je serai reine !...

JACQUES.

Ce titre qui vous rend heureuse, ce titre, c'est la mort pour vous.

AGNÈS.

La mort !... que voulez-vous dire ?

JACQUES.

Le Dauphin a résolu d'empoisonner celle que le roi élève à la dignité de reine et l'enfant qu'elle porte dans son sein.

AGNÈS.

Oh !... oh ! c'est impossible... on vous a trompé.

JACQUES.

Un de mes commis, qui a feint de se laisser gagner par Tristan, est venu me dévoiler tout le complot.

AGNÈS.

Un pareil crime...

JACQUES.

Ne fera pas reculer le Dauphin, soyez-en sûre. Ce n'est pas la mort d'une femme qu'il voit, c'est celle d'une mère qui vient jeter un enfant sur les marches du trône, c'est celle d'un enfant qui lui disputerait peut-être un jour son héritage.

AGNÈS.

Et à son tour cette femme se relève ; car, vous l'avez dit, elle est mère. Ce n'est plus la timide Agnès se cachant aux yeux de la cour et du Dauphin. Heureuse de l'amour de Charles et n'ambitionnant que sa tendresse, c'est la mère de l'enfant du roi lui demandant pour son fils le rang qui lui est dû. C'est la mère dénonçant au père le fratricide, luttant face à face avec le Dauphin de France et l'écrasant sous son sceptre de reine... Dauphin Louis, j'ai supporté vos injures, j'ai subi votre haine, elle ne s'adressait qu'à Agnès Sorel ; mais vous parlez de tuer mon enfant, mon enfant... oh ! vous avez fait de moi une implacable ennemie !... Venez, Jacques, venez ; allons trouver le roi ; nous en obtiendrons justice et vengeance !

JACQUES.

Arrêtez, arrêtez .. qu'allez-vous faire ?

AGNÈS.

Sauver mon enfant.

JACQUES.

Vous le perdez plus sûrement encore. Pouvez-vous espérer que le roi sur votre accusation fasse

mourir son fils? Non. Il ne le peut... il ne le fera pas. Eh bien! tant que le Dauphin vivra, vous et votre enfant serez en butte à sa haine. Ce projet criminel qu'il a conçu, il l'accomplira plus tard, mais il l'accomplira. S'il vous naît un fils, ce fils mourra par ses ordres, l'impunité lui est assurée. Déjà les seigneurs, l'armée, le peuple, inspirés par le Dauphin, se prononcent contre ce mariage. Entourée d'ennemis, qu'allez-vous faire?

AGNÈS.

Les vaincre.

JACQUES.

Et la France alors sera déchirée par les factions!... Ah! madame, voyez les malheurs fondre de toutes parts sur notre beau pays... Voyez le fils armé contre le père... Madame, vous avez sauvé le roi des Anglais, sauvez-le de lui-même... Vous ne répondez pas... vous balancez encore... sacrifierez-vous donc à un vain titre tout, jusqu'à votre enfant!...

AGNÈS.

Mon enfant?

JACQUES.

On le tuera.

AGNÈS.

Jacques!

JACQUES.

On le tuera, vous dis-je! et c'est vous qui l'aurez voulu.

AGNÈS.

Ah! plutôt vivre obscure, malheureuse, pauvre avec lui; plutôt mourir moi-même, mais qu'il vive, qu'il vive... Jacques, guidez-moi, que faut-il faire? parlez. Je suis prête. Je consens à tout.

JACQUES.

Enfin!... écrivez d'abord au roi, que souffrante et hors d'état de paraître à la cérémonie, vous le priez de la différer.

AGNÈS, *allant à une table et écrivant.*

A l'instant.

JACQUES, *à part.*

Mon Dieu, secondez-moi dans mes projets : faites qu'ils puissent s'accomplir!

AGNÈS, *donnant le billet à Jacques.*

Tenez.

JACQUES, *appelant.*

Quelqu'un! (*Un page paraît.*) Portez ce billet au roi, sur l'heure. Allez.

Le page sort.

AGNÈS.

Et maintenant que faut-il faire encore? parlez; je m'abandonne à vous.

JACQUES.

Il faut avoir un courage que vous puiserez dans votre cœur de mère. Vous voulez que votre enfant vive, Agnès?...

AGNÈS.

Oh! tout, tout pour cela.

JACQUES.

Eh bien! il faut mourir pour le roi, pour tout le monde; il faut ne plus vivre que pour votre enfant.

AGNÈS.

Comment?... expliquez-vous?

JACQUES.

On vient... c'est le roi et la cour... Fiez-vous à moi, Agnès; rentrez dans votre appartement, et comptez sur mon amitié de frère.

Agnès rentre.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES, LE DAUPHIN, TRISTAN, SEIGNEURS.

CHARLES, *courant à Jacques.*

Eh quoi! dame Agnès souffrante, malade au point de différer la cérémonie!... mais cela ne peut être grave...

JACQUES.

Vous vous trompez, sire; l'état de dame Agnès m'inspire de vives craintes.

CHARLES.

Du secours, alors, du secours à l'instant.

JACQUES.

J'en ai déjà demandé, sire. (*Au même instant Jean paraît, portant un flacon d'or. En traversant la scène, il échange des signes avec Tristan.*) Tenez, tenez, on exécute mes ordres.

CHARLES.

Je veux voir Agnès!

JACQUES.

Attendez au moins qu'elle ait repris assez de forces pour vous recevoir... attendez, je vous en supplie. (*A Jean.*) Donne-moi ce breuvage.

LE DAUPHIN, *à part.*

C'est l'homme auquel Tristan s'est adressé... je vois entre eux des signes d'intelligence... ce breuvage...

TRISTAN, *passant près du Dauphin.*

C'est la mort, mon seigneur.

Jacques entre dans la chambre; d'Agnès. Tableau.



## Deuxième Tableau.

Le théâtre représente les caveaux de l'abbaye de Jumièges. Au fond, la chapelle ardente où l'on voit Agnès sur un lit de parade avec de riches habits, la couronne d'or et les autres bijoux. Des moines sont à genoux autour du corps et prient. Au dessus de l'entrée du caveau on lit cette inscription : « Agnès Sorel, dame de Beauté-sur-Marne et de Verduun-sur-Seine, pieuse entre toutes gens, qui de ses biens donna largement aux pauvres. »

### SCÈNE PREMIÈRE.

LANDRY, MOINES, PAYSANS.

Au lever du rideau, plusieurs paysans entrent successivement et viennent s'agenouiller dans la chapelle, Landry est au milieu d'eux.

UN PAYSAN.

Qu'elle était belle !

UN AUTRE.

Morte si jeune !

LANDRY.

Au moment de devenir reine.

LE MOINE.

Néant des choses d'ici-bas !... beauté, richesse, puissance, tout va descendre et disparaître avec elle dans la tombe ! (A Landry.) Que fais-tu là ?...

LANDRY.

Je regarde comme les autres, puisque je suis mon maître à présent, et que je n'ai rien à faire... Est-il vrai, mon père, qu'on mettra avec elle dans le cercueil cette couronne, ces pierreries, ces bijoux à faire riche toute une province ?

LE MOINE.

Oui, mes enfans ; ainsi le veut sa majesté.

LANDRY, à part.

C'est tout un trésor perdu. (Haut.) Adieu, mon père.

LE MOINE.

Un moment. Avant de quitter l'abbaye, pour toujours sans doute, tu as oublié de remettre plusieurs clefs qui t'avaient été confiées et que notre abbé réclame.

LANDRY.

On trouvera ces clefs sous mon prie-dieu, dans ma cellule, où j'avais l'habitude de les placer.

LE MOINE.

C'est bien. Adieu, Landry, et que le ciel te garde.

LANDRY.

Merci, mon père !

Il sort avec les paysans. Jacques Cœur entre en ce moment.

### SCÈNE II.

JACQUES, LES MOINES.

JACQUES.

Mon père, vous et ces dignes moines priez depuis vingt-quatre heures auprès du corps de dame

Agnès. Il est temps que vous alliez prendre quelque repos. La garde de ce tombeau m'est confiée, je veillerai seul ici, et vous rappellerai quand il en sera temps. (*Les moines sortent de l'intérieur de la chapelle. Le moine en ferme les portes, remet la clef à Jacques, et s'éloigne avec les autres moines. Jacques continuant, seul.*) Enfin je suis seul, et tout marche au gré de mes désirs. L'heure du réveil d'Agnès, endormie par mes soins, va bientôt sonner, et si je n'étais pas auprès d'elle dans ce moment, l'effroi la tuerait peut-être... Courageuse mère, confiante amie, elle s'est livrée sans réserve à ma foi. Tout est préparé pour sa fuite. Un passage secret conduit de cette chapelle sur le bord de la Seine... une barque est préparée qui assure le salut d'Agnès. Si j'ai bien calculé, c'est à dix heures qu'elle s'éveillera... Ouvrons cette porte, et attendons auprès d'elle le moment où elle reviendra à la vie. (*Il s'approche du caveau, met la clef dans la serrure ; au même instant Tristan parait.*) Quelqu'un !...

### SCÈNE III.

TRISTAN, JACQUES.

JACQUES.

Qui vient ici à cette heure ?...

TRISTAN.

C'est vous que je cherche, seigneur argentier.

JACQUES.

Que voulez-vous ?...

TRISTAN.

Vous prévenir par ordre de monseigneur le Dauphin du danger qui vous menace.

JACQUES.

Quel danger... que voulez-vous dire ?

TRISTAN.

Vous êtes perdu.

JACQUES.

Comment ?

TRISTAN.

Tout est découvert. Le roi, frappé d'abord de la mort de dame Agnès, s'était abandonné tout entier à sa douleur ; mais ce trépas subit a depuis éveillé ses soupçons.

JACQUES, à part.

Grand Dieu !

TRISTAN.

La possibilité d'un empoisonnement lui est ve-

nue à la pensée; il s'est souvenu que la mort d'Agnès avait suivi presque immédiatement le dernier breuvage qu'on lui avait offert; et par ordre du roi, des médecins vont être appelés à examiner eux-mêmes le corps avant qu'il soit descendu dans les caveaux.

JACQUES, *à part.*

Pourvu que je la sauve avant, mon Dieu!

TRISTAN.

Jéan de Village, votre commis, a été arrêté, fouillé; on a trouvé sur lui un billet dans lequel vous lui indiquiez la manière d'appréter le breuvage offert par vous à Agnès. Ce billet est entre les mains du roi et vous accuse.

JACQUES.

Moi, moi... accusé de l'avoir empoisonnée!

TRISTAN.

Le Dauphin m'envoie vous prévenir de tout cela, c'est le seul service qu'il puisse vous rendre, car soupçonné lui-même, l'unique moyen qu'il ait de se justifier est de devenir votre accusateur.

JACQUES.

Lui!... il oserait...

TRISTAN.

J'ai, par son ordre, tout préparé pour votre fuite; venez.

JACQUES.

Moi fuir!... m'éloigner d'ici, lorsque dans un instant... Non, c'est impossible!

TRISTAN.

Quelques minutes vous restent encore, profitez-en, car, je vous le répète, une fois arrêté, ne comptez plus sur le Dauphin.

JACQUES.

Eh bien, soit, je fuirai, mais je fuirai seul. Laissez-moi, laissez-moi... (*A part.*) O mon Dieu! mon Dieu! si elle se réveillait! (*Ici on entend sonner dix heures.*) Dix heures!

TRISTAN.

Entendez-vous?... on accourt, ce sont les gardes du roi... Vous avez trop tardé, on vient vous arrêter... Dès cet instant, le Dauphin ni moi ne vous connaissons plus.

JACQUES, *à part.*

Tout va se découvrir; elle est perdue!

## SCÈNE IV.

LES MÈMES, CHARLES, LE DAUPHIN, JÉAN, GARDES, SEIGNEURS, MOINES.

JÉAN.

Ici, monseigneur, dans cette chapelle, vous allez avoir la preuve de ce que j'ai dit.

CHARLES.

Ah! mon trésor tout entier, si tu dis vrai.

JACQUES.

Ah! Jéan, qu'as-tu fait?

JÉAN.

Je vous sauve, maître!... (*Au Roi.*) Sire, au lieu de poison, c'en'est qu'un somnifère que j'ai donné à dame Agnès, sur l'ordre de mon maître. Permettez-moi d'ouvrir cette chapelle, et vous verrez que dame Agnès est vivante.

CHARLES.

Ouvrez, je vous l'ordonne.  
Les Gardes obéissent.

LE DAUPHIN, *bas à Jacques.*

Ah! vous m'avez cruellement joué... mais mon tour viendra.

A peine la porte est-elle ouverte, que le Roi se précipite dans la chapelle qu'on voit toute entière; Agnès n'y est plus.

CHARLES.

Mensonge et trahison!

JACQUES.

Agnès, Agnès!... Ah! plus de doute... monseigneur le Dauphin m'avait deviné, et il l'a fait tuer.

Il tombe à l'entrée de la chapelle.

LE DAUPHIN, *au Roi.*

Sire, douterez-vous encore du crime de votre argentier, et osera-t-on m'en accuser?... Jacques Cœur était resté seul ici; il a fait enlever le corps d'Agnès pour qu'on ne découvrit pas la trace du poison.

CHARLES.

Qu'on arrête l'argentier, et qu'on le juge pour crime de lèse-majesté.

Les Gardes se jettent sur Jacques Cœur.

JACQUES, *à part.*

Mourir et ne l'avoir pas sauvée!

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site du Dauphiné sur la route de la grande Chartreuse. A droite, une auberge. A gauche, une Madone, une lampe brûle auprès.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉCORCHEURS, LANDRY.

Au lever du rideau, il fait encore nuit; quelques écorcheurs arrivent avec précaution, et après avoir examiné s'ils sont seuls, font signe aux autres de venir.

LE CHEF DES ÉCORCHEURS.

C'est ici; personne ne nous a vus, et pour que personne ne puisse nous surprendre, allez faire sentinelle, vous autres. (*Les deux écorcheurs*

*obéissent.*) Nous, pour prendre patience, frappons à cette hôtellerie. (*Il frappe à la porte.*) Holà! hé! maître hôtelier, debout, debout!

LANDRY, *en dedans.*

Qui est-ce qui frappe?

LE CHEF.

Ouvre, tu le verras.

LANDRY, *ouvrant.*

Des écorcheurs!

Il recule.

LE CHEF.

Oui, des écorcheurs qui te laisseront ta peau, si tu veux faire ce qu'ils te demanderont.

LANDRY.

Demandez, messeigneurs; très-flatté de vous servir. (*A part.*) C'est fait de moi!

LE CHEF.

Du vin, et du meilleur!

LANDRY.

J'ai là un panier que je destinais aux moines de la grande Chartreuse; c'était un cadeau que je voulais leur faire.

LE CHEF.

Nous l'acceptons, va le chercher.

LANDRY, *apportant le panier.*

Le voilà!

LE CHEF.

C'est bien.

LANDRY.

Que voulez-vous encore avec ça?

LE CHEF.

Que tu fermes ton auberge, que tu ailles te recoucher sans rien dire à personne, et que tu ne te permittes de sortir que quand le jour aura paru. Si tu as l'air d'écouter ou d'épier ce qui se passe ici, tu mourras.

LANDRY.

Je ne suis pas curieux; je m'en vas.

LE CHEF.

A ces conditions, nous consentons à ne pas brûler ta maison, et à ne rien dire à ta femme.

LANDRY.

C'est convenu, je suis sourd, aveugle et muet.

Il rentre et ferme son auberge.

LE CHEF.

Allons, compagnons, goûtons ce fameux vin des moines... Au triomphe de la Praguerie!

TOUS.

A la Praguerie!

UN ÉCORCHEUR.

Ce qui m'étonne, c'est que monseigneur le Dauphin, pour qui nous faisons la guerre dans ce pays-ci, ne nous ait pas encore donné le pillage de ce couvent de la grande Chartreuse, qu'on dit si riche et si bien approvisionné.

LE CHEF.

C'est que monseigneur le Dauphin respecte les gens d'église, et veut que nous les respections aussi.

L'ÉCORCHEUR.

Oh! monseigneur Louis est un saint homme... il nous ferait pendre tous pour le vol de quelques sous parisis, ou de quelque vieille chasse; mais il a offert sans scrupule à son père d'échanger son palais et sa couronne de roi contre une cellule et une couronne de moine; notre sire Charles a trouvé la proposition mal sonnante, et de là est venue cette guerre de la Praguerie.

LE CHEF.

Voilà bientôt trente-huit ans que monseigneur Louis est dauphin... c'était à perdre patience, aussi n'a-t-il pas voulu attendre pour monter sur

le trône que l'âge ait affaibli sa tête et son bras. C'est un rude métier que celui de roi, et qui ne convient plus à Charles VII, vicillard débile, auquel il ne faut maintenant que bon vin, bonne table et bon lit. Messire Tristan, muni des instructions de son maître, est venu dans le Dauphiné, il y a levé des troupes appelées aujourd'hui par les bourgeois et manans, bandes d'écorcheurs... Depuis un mois, monseigneur Louis, qui a tout-à-fait jeté le masque, s'est mis à notre tête, et au retour de messire Tristan, en mission à Paris, nous frapperons quelque grand coup.

L'ÉCORCHEUR.

Nous avons perdu un temps précieux; les compagnies franches envoyées contre nous occupent les meilleures positions; il en arrive chaque jour de nouvelles... Nous avons dû abandonner tous les postes où nous nous étions retranchés, et il ne nous reste plus que ces forêts, où nous sommes contraints de nous retirer comme des loups; pourtant, monseigneur le Dauphin garde encore espoir et courage.

LE CHEF.

Monseigneur le Dauphin ne désespère jamais... Silence!... nos sentinelles accourent de ce côté... Serions-nous surpris?

Ils courent à leurs armes.

LA SENTINELLE.

Le seigneur Tristan!

L'AUTRE SENTINELLE.

Monseigneur le Dauphin!

LE CHEF.

Enfin!

Tristan arrive par la gauche, le Dauphin suivi d'un moine de la grande Chartreuse par la droite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TRISTAN, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN.

Tristan, sois le bienvenu. (*Aux Écorcheurs.*) Je me suis fait attendre peut-être?... je me suis égaré dans ma route, et au moment où j'hésitais sur le chemin qu'il me fallait prendre, j'ai aperçu ce moine de la grande Chartreuse que j'ai prié de me servir de guide. Mon père, recevez toute ma gratitude. (*Le moine s'incline et va s'agenouiller devant la Madone. Les Écorcheurs se retirent au fond.*) Eh bien, Tristan, quelle nouvelle m'apportes-tu de Paris?... Mon père...

TRISTAN.

Toujours triste, inquiet, indécis, mais entouré des seigneurs de la cour vos ennemis, qui lui font une volonté.

LE DAUPHIN.

Oui, ces nobles seigneurs me haïssent et voudraient me fermer la route du trône, parce qu'ils savent bien que si j'y monte, je serai seul roi de France; j'aurai des sujets, et non des vassaux qui balancent mon pouvoir... Mais l'état des finances du royaume ne doit pas permettre au roi de sou-

tenir long-temps encore la guerre de la Praguerie.

TRISTAN.

Le roi a trouvé ailleurs que dans son trésor, qui est épuisé en effet, les ressources qui lui sont nécessaires... Une jeune fille, venue d'Orient, dont on ne sait pas le nom, dont on ne connaît pas la famille, dont l'existence enfin est un mystère, est venue à Paris au commencement de la Praguerie ; elle a donné au roi les sommes nécessaires pour lever les compagnies franches qui nous ont fait tant de mal ; elle vient de lui en donner encore pour envoyer de nouvelles troupes contre vous.

LE DAUPHIN.

Et cette fille mystérieuse, l'as-tu vue ?

TRISTAN.

Non, monseigneur ; on ne peut approcher d'elle, elle ne sort pas de son hôtel, voisin du palais du roi, étroitement gardé par une armée de serviteurs dévoués ; personne ne la voit ; le roi seul est admis chez elle. Trois jours, j'ai rôdé autour de sa demeure, cherchant, m'informant, accablant de questions, employant l'or et les menaces, je n'ai pu obtenir d'autres renseignements que ceux que je vous apporte.

LE DAUPHIN, *à part.*

Oui, cela doit être vrai, et je suis forcé d'y croire maintenant ; car je ne m'en étais pas fié à Tristan lui seul, et un autre messager, envoyé à son insu à Paris, m'a déjà dit tout cela. (*Haut.*) Mais quelle peut être cette femme ? d'où vient l'intérêt que lui inspire le roi ? d'où vient la haine qu'elle me porte ? Je m'expliquais le rôle d'Agnès Sorel, elle voulait être reine, elle espérait un fils et devait tenter de me perdre. Mais elle est morte. Son ami dévoué Jacques Cœur, quoique échappé au supplice auquel tu l'avais fait condamner par ton témoignage, est mort aussi dans quelque coin de l'Europe, puisqu'il n'a jamais tenté de se justifier. Vingt années ont passé sur ces événements ; je me croyais délivré de mes plus puissans ennemis, et voilà qu'il en naît un nouveau dans l'ombre, mystérieux, terrible, plus dangereux que tous les autres. car il est insaisissable, plus à craindre que les deux femmes qui ont présidé à la destinée du roi, car Jeanne d'Arc n'avait que du courage, Agnès que de l'amour, et celle-ci a de l'or.

TRISTAN.

Mais ce n'est pas à elle qu'il faut songer maintenant, c'est à notre position dans ce pays. En le parcourant pour me rendre ici, j'ai cru m'apercevoir que nous avions perdu force terrain dans mon absence.

LE DAUPHIN.

Il n'est que trop vrai. De la moitié du Dauphiné qui s'était levée pour moi à ton départ, il ne me reste plus que Grenoble et une poignée d'écorcheurs qui parcourent en vain les villages pour les soumettre à ma cause. Après l'avoir vu, je comptais rentrer dans Grenoble, afin d'y attendre

les secours que le duc de Bourgogne, mon cousin, a promis de m'envoyer. Mais de nouvelles compagnies franches, arrivées cette nuit, me ferment la route, et il nous faudra gagner Grenoble l'épée au poing. Tout espoir n'est pas perdu cependant si je reçois les secours promis... Hàtons-nous... En marche. (*Il se retourne et aperçoit le Moine qui prie.*) Ah ! ce moine est encore là !...

TRISTAN.

Il prie avec tant de ferveur qu'il ne s'aperçoit seulement pas que vous allez vers lui.

LE DAUPHIN.

J'ai une prière à faire à mon tour à cette Madone. (*Il se met à genoux.*) Sainte mère de Dieu, faites que je découvre mon ennemie secrète, et j'entoure votre statue d'une grille d'argent. (*Il se relève.*) Partons.

Ils sortent tous.

### SCÈNE III.

JACQUES, puis JÉAN.

Le moine les regarde aller, puis quand il est seul, il ôte son capuchon, c'est Jacques Cœur.

JACQUES.

Non, monseigneur le Dauphin, les Bourguignons ne passeront pas la frontière. Dieu lui-même, qui m'inspire et me guide, m'a placé sur votre chemin. Tout-à-l'heure il m'a fait surprendre votre projet. Vous ne rentrerez pas dans Grenoble ; vaincu, désarmé, vous retournerez à Paris, où vous attend le pardon d'un père, dont je ne vous laisserai pas briser le sceptre. Jacques Cœur, que vous avez fait condamner, et qui doit vous haïr, Jacques Cœur oubliera sa condamnation et sa haine... il vous sauvera malgré vous de cette ambition qui vous aveugle et vous égare... il vous conservera intacte et pure cette belle couronne de France, que l'étranger flétrirait en vous la mettant au front. (*Jean entre.*) Tu as bien tardé à venir aujourd'hui.

JÉAN.

J'étais là depuis long-temps, mais je n'osais pas devant cette troupe d'écorcheurs...

JACQUES.

Eh bien ! que se passe-t-il là-bas ?

JÉAN.

Ces dépêches que je viens de recevoir pour vous, vous instruiront de tout.

JACQUES.

Donne.

Il les parcourt à la clarté de la lampe.

JÉAN.

Vous verrez par là, maître, que tous vos ordres sont fidèlement exécutés.

JACQUES.

Oui, tout va bien, et mes agens remplissent leur devoir avec le zèle que je leur ai connu au temps de ma puissance.

JÉAN.

Et comment en serait-il autrement, mon cher maître ? nous ne sommes pas de nobles seigneurs, nous, qui jurons notre foi ; nous sommes des

manans qui avons de la reconnaissance au cœur et de la sainteté dans nos promesses. Ce n'était pas un vain mot que le serment fait par tous vos commis, par ceux que vous appelez vos enfans. Tirés par vous de la foule, ils n'étaient devenus quelque chose que par vous. Quand vous fûtes condamné, ils jurèrent de vous sauver, dussent-ils mourir tous à la peine... Ils vous sauvèrent et ne m'oublièrent pas, moi. Quand ils vous eurent conduit jusqu'à la frontière, ils jurèrent encore d'obéir à Jacques Cœur exilé, proscrit, comme ils obéissaient à Jacques Cœur tout-puissant. Vous exigeâtes d'eux la promesse de ne jamais prononcer votre nom, et pas un homme en France, depuis dix-neuf ans, ne doute que vous ne soyez mort en pays étranger. Vous savez si on obéit aveuglément à vos ordres, vous savez si aujourd'hui, comme il y a dix-neuf ans, il est un seul d'entre nous qui hésite à donner pour vous jusqu'à la dernière pièce de son or, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

JACQUES.

Oui, oui, mon fidèle Jean ; je connais votre dévouement à tous, c'est ce dévouement qui fait ma force et mon espoir. Au milieu de mes riches établissemens d'Égypte, dont mes ennemis n'avaient pu me dépouiller, j'aurais vécu heureux, s'il m'eût été possible d'oublier ma patrie... Mais un désir ardent de revoir la France me tourmentait sans cesse. Changeant de nom, couvert de ces habits de moine, je revins dans cette patrie que j'avais laissée grande et heureuse, je la retrouvai pauvre et humiliée... mon nom oublié, flétri par les grands de la cour, était resté dans la mémoire de ce peuple auquel j'avais consacré tant de soins et de veilles ; il me regrettait, lui ! Le Dauphin régnait sur Charles VII, toujours faible et déjà vieux par les chagrins... je ne pouvais dès lors songer à ma réhabilitation. Las de vivre inconnu, obscur dans mon pays, désespérant de pouvoir lui être utile à l'avenir, j'allais repartir, lorsque le Dauphin, ne pouvant contenir son impatiente ambition, se révolta contre son père... J'appris par mes fidèles que des propositions d'alliance avaient été faites par lui à Philippe de Bourgogne... Dès ce moment je compris que je ne pouvais plus quitter cette France que l'étranger allait envahir encore... je résolus de défendre contre le Dauphin ce trône dont il allait ébranler la base, lui qui doit y monter un jour... Je le pouvais... mes trésors étaient loin d'être épuisés... Mes anciens commis dispersés dans le royaume m'étaient dévoués corps et âme. Aujourd'hui, si Dieu nous prête secours, nous finirons la guerre d'un seul coup... Puis, ce dernier service rendu, Jacques Cœur redeviendra Jacques le proscrit, et sous un ciel étranger, il attendra que pour lui le jour de la justice arrive.

JÉAN.

Ce jour viendra, maître. Mais quel est votre projet ?

JACQUES.

Silence. Des paysans viennent de ce côté, suis-moi... il est temps d'agir à présent.

Ils sortent. Les villageois, qui voient Jacques, s'inclinent sur son passage, et vont ensuite frapper à l'auberge de Landry. Le jour a paru.

## SCÈNE IV.

ANDRÉ, LANDRY, CATHERINE, PAYSANS armés.

ANDRÉ.

Eh bien ! maître Landry, ouvrirez-vous ?

LANDRY, *paraissant à la croisée.*

Qui est-ce qui frappe encore ? Ah ! c'est toi, André ! Dis-moi, fait-il jour ?

ANDRÉ.

C'te question ! vous le voyez bien !... Ah çà ! qu'est-ce qu'il a donc maître Landry ce matin ?... Descendez donc nous ouvrir, et apportez-nous du vin.

CATHERINE, *entrant et apportant du vin.*

En voilà.

LANDRY.

Ma femme a ouvert ! Allons, je me risque. (*Il descend. Pendant ce temps-là les paysans s'assoient et boivent.*) Vous n'avez rencontré personne en venant ici ? Des écorcheurs, par exemple ?

ANDRÉ.

Non, Dieu merci ; quoique nous marchions en troupe exprès pour leur tenir tête. Depuis que ce damné Dauphin est venu faire la guerre dans ce pays, et y a jeté ces maudits écorcheurs, il n'y a aucune sécurité pour nos femmes et nos provisions. Mais patience, notre roi Charles VII ne peut nous laisser long-temps dans cette position, et, bien que le Dauphin ait Grenoble en son pouvoir, les compagnies franches sauront l'en faire déguerpir.

CATHERINE.

Dieu vous entende, car ces hommes-là feront mourir de peur mon pauvre mari.

ANDRÉ.

Du reste, rassurez-vous, maître Landry ; nous avons fait ce matin une rencontre qui est, je crois, une bonne aubaine pour vous.

LANDRY.

Qu'est-ce que c'est donc ?

ANDRÉ.

Une litière fermée, escortée par un beau jeune homme à cheval, qui se dirigeait de ce côté.

LANDRY.

A la bonne heure. C'est quelque riche dame qui fait un pèlerinage à la grande Chartreuse sans doute, et elle s'arrêtera ici. Tu entends, femme ; prépare-toi à la recevoir.

ANDRÉ.

Est-il heureux, maître Landry ! lui déjà si riche, et qui est venu s'établir dans ce pays, arrivant on ne sait d'où. A la vérité vous savez lire et écrire ; c'est là, sans doute, ce qui a fait votre fortune.

LANDRY.

Au contraire. La découverte de l'imprimerie m'a ruiné, et j'ai bien vite oublié ce que je savais. J'ai fait ma fortune tout d'un coup, j'ai mieux aimé ça... et alors je suis venu dans ce pays, j'ai acheté cette auberge, et j'ai épousé Catherine, ma petite femme.

CATHERINE.

Votre petite femme qui n'en sait pas plus que les autres sur la source de votre fortune.

ANDRÉ.

Comment! il ne vous a pas dit... Après ça, peut-être bien que maître Landry a ses motifs pour garder le silence à cet égard...

LANDRY.

Que veux-tu dire?... est-ce que par hasard tu croirais...

CATHERINE.

Eh bien! oui, il le croit! et il n'est pas le seul; tout le village le croit aussi. N'est-ce pas que vous pensez comme André, vous autres?... (*Bas, aux paysans.*) Dites donc que oui, et il nous contera tout cela. Moi, d'abord, je veux le savoir.

LES PAYSANS.

Oui, oui.

LANDRY.

Ah! c'est comme ça?... Ma foi, il y a vingt ans que je garde le silence là-dessus; ce sont constamment des querelles avec ma femme; celle à qui j'avais fait serment de me taire doit être morte, puisque je n'ai plus entendu parler d'elle. Vous avez l'air de soupçonner la source de ma fortune... et puis d'ailleurs, j'ai envie de le dire; depuis vingt ans ça m'étouffe.

CATHERINE.

A la bonne heure. Parle, parle, mon homme.

TOUS.

Oui, oui, contez-nous ça.

Ils se lèvent et font cercle autour de lui.

LANDRY.

Ma foi, ça y est; écoutez et vous jugerez. On m'avait chassé d'une abbaye dans laquelle j'étais clerc, toujours à cause de la découverte de l'imprimerie. Je n'avais plus rien, plus d'état, plus d'avenir, et j'allais m'en aller comme un mendiant, peut-être, lorsque j'appris qu'une grande dame venait de mourir le jour même. On l'avait déposée dans une chapelle ardente de l'abbaye, sur un lit de parade, revêtue de ses habits les plus beaux et de ses plus riches bijoux, qu'on allait enterrer avec elle; ça n'avait pas le sens commun. Ma foi, je me dis, j'aime autant profiter de ces joyaux que la terre ou le fossoyeur; prendre à un mort, ce n'est pas voler, on ne lui fait pas tort, puisqu'il n'a plus besoin de rien.

CATHERINE.

Comment! tu as osé prendre les bijoux de cette grande dame!

ANDRÉ.

Et vous n'appellez pas ça voler, vous!

LANDRY.

Mais, attendez donc, et vous verrez que je n'ai rien pris du tout, par conséquent rien volé. Je connaissais un souterrain secret qui conduisait à la chapelle; j'avais par hasard conservé la clef qui ouvrait ce souterrain; j'y entrai et je parvins auprès du lit de la dame. Mais, au moment où je m'approchais d'elle et m'apprêtais à lui ôter respectueusement le riche anneau qu'elle avait au doigt, elle se mit tout-à-coup sur son séant, et attacha sur moi de grands yeux qui s'étaient ouverts et qui me regardaient comme ça...

Il regarde sa femme.

CATHERINE.

Ah! mon Dieu!

ANDRÉ.

C'était bien fait.

CATHERINE.

Tu as dû avoir joliment peur.

LANDRY.

Du tout. Effrayé à cette vue, je me jetai à genoux et me frappai la poitrine, croyant voir un revenant.

CATHERINE.

Vraiment?

LANDRY.

Eh bien non! ce n'était rien moins que ça, car la dame était vivante; on ne l'avait enterrée que par erreur, et je lui avais rendu un fameux service.

CATHERINE.

Par exemple!

LANDRY.

Elle crut que j'étais envoyé tout exprès pour la délivrer, et m'ordonna de la conduire hors du cloître. J'obéis en tremblant, et sans la démentir, car je n'aurais jamais osé lui avouer le motif qui m'avait amené près d'elle.

CATHERINE.

Je crois bien.

LANDRY.

Quand nous fûmes hors de l'abbaye, je la conduisis où elle voulut; elle vendit ses bijoux, me donna une partie de l'or qu'elle en retira; puis nous nous séparâmes, et je n'en ai plus entendu parler. Voilà avec quoi j'ai pu acheter cette auberge et épouser ma femme. (*Tous éclatent de rire.*) Vous riez...

ANDRÉ.

C'est un mensonge bien arrangé, mais pas pour nous, maître Landry.

LANDRY.

Je t'assure ..

CATHERINE.

Il aura lu ça quelque part, lui qui sait lire; et il l'a appris par cœur.

ANDRÉ.

Une femme enterrée vivante... est-ce que c'est possible? elle aurait parlé.

CATHERINE.

Voilà comme il est toujours; il me trompe dans tout ce qu'il dit.

LANDRY.

Ah ! c'en est trop ; et la preuve que c'est la vérité, c'est que je vais vous citer la date du jour et le nom de la dame.

ANDRÉ.

Ah ! voyons !

LANDRY.

C'était...

SCÈNE V.

LES MÊMES, AGNÈS.

AGNÈS, *couverte d'un masque de velours, s'avance vers Landry et lui dit à voix basse.*

C'était le 5 septembre 1440, et tu as juré sur le salut de ton âme de ne jamais révéler le nom de cette femme...

LANDRY, *de même.*

Qu'entends-je ?... cette voix...

AGNÈS, *de même.*

Silence, et renvoie-les tous.

LANDRY, *aux paysans, qui se sont éloignés par respect.*

Mes compères, vous voyez cette grande dame qui m'arrive.

ANDRÉ.

C'est bon, c'est bon ! une autre fois vous nous finirez votre histoire... D'ailleurs l'heure du travail est arrivée... en route.

Ils sortent.

LANDRY, *à Catherine.*

Femme, va tout préparer pour recevoir cette noble dame et sa suite.

CATHERINE.

J'y vais.

Elle sort.

AGNÈS.

Nous sommes seuls. (*Otant son masque.*) Tu m'as reconnue...

LANDRY, *se jetant à genoux.*

Ah ! madame ! pardon, pardon.

AGNÈS.

Relève-toi, et souviens-toi que ma mort même ne te délierait pas du serment que tu m'as fait.

LANDRY.

Oui, madame ; je me suis trouvé entraîné malgré moi, et j'ai eu tort. Heureusement vous êtes arrivée à temps... mais à l'avenir, je vous jure... Faut-il vous servir quelque chose ?...

AGNÈS.

Laisse-moi avec mon fils ; si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler.

LANDRY.

J'attends vos ordres, noble dame. (*A part.*) Qui est-ce qui aurait dit qu'elle vivait encore ?... Cette femme-là ne mourra jamais.

Il rentre dans l'auberge.

SCÈNE VI.

PHILIPPE, AGNÈS.

AGNÈS.

Approchez, mon fils ; nous voilà bientôt au terme de notre voyage. Après avoir pris quelque repos, nous monterons à la grande Chartreuse, où je vais demander à Dieu, vous le savez, de bannir cette tristesse que vous portez jusque dans ces montagnes.

PHILIPPE.

Ma bonne mère, votre sollicitude et votre tendresse pour moi sont trop inquiètes et trop craintives.

AGNÈS.

Depuis six mois, une tristesse sur laquelle je vous interroge en vain, s'est emparée de votre cœur. Vous fuyez tout le monde, même votre mère... votre mère qui vous aime tant, qui n'aime que vous, qui n'a que vous... J'espérais que ce voyage pourrait vous distraire. Je ne l'ai entrepris que pour vous, car j'avais juré de vivre et de mourir loin du monde, et pourtant je me suis mise en route pour venir demander à Dieu de rendre le calme à votre cœur, et rien n'a pu vous faire oublier cette tristesse profonde qui fait mon désespoir. Ah ! mon fils ! si vous connaissiez mieux le cœur d'une mère, vous sauriez qu'il y a des craintes folles, des pensées sinistres, des rêves de mort pour son enfant. Vous auriez pitié de moi si vous saviez ce que je souffre. Oh ! parlez, mon fils, dites-moi vos chagrins, dites-moi vos douleurs ! Parlez, et dans ma tendresse je trouverai le remède à vos maux, dussé-je y sacrifier mon bonheur.

PHILIPPE.

Ma mère, je vous l'ai déjà dit, je n'ai qu'un désir, qu'une espérance, aller à Paris.

AGNÈS.

A Paris !

PHILIPPE.

Oui, dans cette ville où tous les jeunes gens de mon âge vont chercher un avenir ; je veux aller servir le roi.

AGNÈS.

Le roi !... (*A part.*) Malheureux enfant !... s'il savait auprès de qui il veut se rendre !

PHILIPPE.

Le roi ; vous m'avez appris à l'aimer et à le respecter ; vous m'avez dit qu'il était bon et généreux, qu'autrefois il fut grand ; je veux le servir, ma mère.

AGNÈS.

Vous voulez me quitter ?

PHILIPPE.

Venez avec moi, venez vous-même me présenter à Charles VII.

AGNÈS.

Moi, aller à Paris, voir le roi... vous présenter à lui... oh ! jamais, jamais !... c'est impossible !

PHILIPPE.

Et pourquoi, pourquoi, ma mère ?

AGNÈS, *revenant à elle.*

Je vous l'ai déjà dit : orphelin, sans nom, sans noblesse, vous ne pouvez vous présenter à la cour, et vous devez vous contenter du sort modeste que Dieu vous a fait.

PHILIPPE.

Si je n'ai pas de nom, je m'en ferai un ; si je n'ai pas de noblesse, n'ai-je pas une épée?... Laissez-moi partir, ma mère.

AGNÈS.

Mais, à votre tour, pourquoi ce désir obstiné de vous rendre à Paris ?

PHILIPPE.

Parce que celle que j'aime y est allée.

AGNÈS.

Vous aimez... vous aimez, et vous ne me l'avez pas dit !

PHILIPPE.

Oh ! pardon, pardon, ma mère ; c'est que je craignais que cette passion bizarre, insensée, n'alarmât votre tendresse plus que mon désespoir peut-être ; mais maintenant que j'ai commencé à parler, vous allez tout savoir. Il y a six mois, en effet, j'étais sur le bord du chemin, à la même place où vous m'avez vu si souvent, lorsque j'aperçus de loin une litière suivie d'une escorte nombreuse ; en passant près du grand précipice, les chevaux se cabrèrent, les hommes eurent peur, la litière fut renversée et allait rouler dans l'abîme, lorsque je m'élançai et fus assez heureux pour la retenir ; je l'ouvris aussitôt et en fis sortir une jeune fille évanouie ; elle portait de riches habits à l'orientale, qui faisaient encore ressortir sa beauté. Elle revint à elle, et fixa ses regards un instant sur moi, mais elle était déjà entourée de ses nombreux serviteurs, et je devinai aux respects qu'on lui témoignait que c'était une grande dame. On tenta même de m'éloigner d'elle, mais elle me rappela, me demanda mon nom, me promit de ne pas l'oublier, et disparut à mes yeux. Sa litière était relevée, et le temps qu'on avait mis à la réparer avait passé comme un éclair, mais cet éclair a ébloui mes yeux, a brûlé mon cœur. Depuis ce moment, elle est là, toujours là, devant mes yeux, je vois son visage céleste, le vent m'apporte ses dernières paroles... Enfin, ma mère, je l'aime, je l'aime comme vous m'avez dit qu'il fallait aimer Dieu.

AGNÈS.

Quelle peut être cette jeune fille ?

PHILIPPE.

Je l'ignore, ma mère ; j'ai vainement interrogé les gens de sa suite, ils sont restés muets à mes questions, et je n'ai appris qu'elle allait à Paris que parce qu'elle me l'a annoncé elle-même, en me disant adieu.

AGNÈS.

Il faut oublier cette jeune fille, il faut éteindre cet amour chimérique qui est sans espoir.

PHILIPPE.

L'oublier, l'oublier !... Dites-moi plutôt de cesser de vivre, car cet amour, c'est ma vie... L'oublier !... la rejoindre plutôt, la trouver, la voir une dernière fois, et mourir s'il le faut... Oh ! pardon, ma mère, je vous afflige, c'est que, voyez-vous, je l'aime tant !... Oh ! si je vais à Paris, si je puis servir le roi, une action d'éclat me fera sortir de la foule, me rapprochera d'elle, m'en rendra digne un jour... Oh ! par pitié, ma mère, par pitié, laissez-moi partir !

Il se jette à genoux. Ici on entend un grand tumulte dans la coulisse.

AGNÈS, *remettant son masque.*

Relevez-vous, Philippe, on vient... Oh ! silence, silence surtout !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, JÉAN, ANDRÉ, LANDRY, CATHERINE, PAYSANS.

JÉAN.

Oui, mes compères, il faut chasser ces écorcheurs qui nous préchent la révolte contre notre bon roi, qui brûlent nos fermes, pillent nos escarcelles et enlèvent nos femmes ; il faut prendre le Dauphin, qui seul est cause de cette guerre, prétexte de tant de maux.

TOUS.

Oui, oui.

ANDRÉ.

Mais pour prendre le Dauphin, il faut pénétrer dans Grenoble, car il se cache derrière ses murs.

JÉAN.

Le Dauphin est ici, au milieu de cette bande d'écorcheurs qui désolent le pays ; il veut rentrer dans Grenoble aujourd'hui même. Courons sur la route, et arrêtons-le au passage.

PHILIPPE, *à Agnès.*

Vous l'entendez, ma mère?... ils vont combattre !

AGNÈS.

Mon fils !

JÉAN, *aux paysans qui causent avec André et Landry.*

Eh quoi !... vous hésitez ?

LANDRY.

Nous ne devons pas nous mêler de ça, nous ; contentons-nous de garder nos maisons.

ANDRÉ.

Nous combattrions pour le roi sans hésiter, mais si la guerre traîne en longueur, qui nourrira nos enfans et nos femmes ?

TOUS.

C'est vrai, qui les nourrira ?



## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACQUES CŒUR, *suiti d'autres*  
PAYSANS.

JACQUES.

Moi et mes frères qui veillerons sur eux... (*À l'aspect de Jacques, tous s'inclinent.*) Le Dauphin, qui sait que ce combat est décisif pour lui, a rassemblé toutes ses lances et tous ses écorcheurs. S'il vous échappe cette fois, il ouvrira les portes de Grenoble aux Bourguignons qui attendent à la frontière, et dans peu, demain peut-être, l'étranger sera chez vous.

PHILIPPE.

L'étranger!... Ne me retenez plus, ma mère!

JACQUES.

L'étranger à la croix rouge, qui viendra brûler vos moissons, doubler vos corvées, égorger vos fils... l'étranger, qui viendra régner en maître sur votre sol, vous chasser de vos toits, vous rendre esclaves dans votre propre pays... Oh! si vous pouvez balancer encore, voilà, pour une heure de combat que je vous demande, plus d'or que vous n'en gagnerez en six mois.

Il leur jette une bourse d'or.

LES PAYSANS.

Oui, oui, marchons!

ANDRÉ.

Arrêtez, arrêtez, compères; si la cause est si belle et le succès si sûr, comment ne se présente-t-il pas un chef?... Nous risquerons la potence, si quelque noble chevalier risque la hache du bourreau; nous mettrons nos faux au bout de nos bâtons, si une noble épée nous montre le chemin.

PHILIPPE, *échappant à sa mère.*

Voici la mienne.

AGNÈS.

Que fais-tu?

PHILIPPE.

Vous m'avez appris à chérir Charles VII, laissez-moi donc le défendre. Vous m'avez donné cette épée, c'était pour m'en servir un jour; je vous la rapporterai victorieuse, ou l'ennemi la brisera dans ma main.

Bien, bien!

JACQUES.

Mon fils!

AGNÈS.

Où devons-nous combattre?

PHILIPPE.

JACQUES.

Je vous servirai de guide.

PHILIPPE.

Vous? un ministre de Dieu!

JACQUES.

Si l'âge et l'habit que je porte me défendent de verser le sang, je puis, comme vous, mourir pour mon pays. (*À Jean.*) Toi, cours au défilé.

PHILIPPE.

Adieu, ma mère.

JACQUES.

Merci, femme; je ne donne que mon or et ma vie, et toi, tu donnes ton enfant... Femme, sois bénie!... Aux armes, enfans, et Noël pour le roi!

TOUTS.

Noël pour le roi!

Ils sortent. Agnès les suit de l'œil avec anxiété. Jean reste avec quelques paysans.

## SCÈNE IX.

AGNÈS, JEAN, PAYSANS.

Voici notre route à nous, nous trouverons là-bas un renfort des compagnies franches; nous couperons la retraite au Dauphin. Marchons, mes compères, et que Dieu nous protège.

TOUTS.

Marchons!

Ils sortent d'un autre côté.

## SCÈNE X.

AGNÈS, *puts* LANDRY.

AGNÈS.

Ils ont disparu!... Mon fils, mon fils!... s'il allait succomber... Oh! non, ce ministre de Dieu qui le guide, ne voudra pas la mort de mon enfant!... Quel est donc cet homme si dévoué au roi? je n'ai pu reconnaître son visage, mais il m'a semblé que sa voix avait déjà frappé mon oreille. Mon fils!... Je n'entends rien, je ne vois rien... O Charles! je viens de te sacrifier mon trésor et mon bonheur dans ce monde... Noble enfant, il semblait qu'il deviendrait qu'il allait combattre pour son père... Quelqu'un!... c'est Landry... (*À Landry qui entre.*) Eh bien, qu'y a-t-il?... que se passe-t-il?

LANDRY.

Ils se battent déjà.

AGNÈS.

Et tu les as quittés!

LANDRY.

Pardieu, c'est pour ça que je reviens; la curiosité seule me les a fait accompagner jusqu'au lieu du combat. mais je n'ai nulle envie de me mêler de tout ceci, ce n'est pas mon affaire... Ancien clerc d'abbaye, et maintenant hôtelier, je n'ai jamais appris ce métier-là.

AGNÈS.

Mais que fait-on?... que dit-on en ce moment?

LANDRY.

On a fait prisonnier un écorcheur qui a eu l'audace de nous dire: Vous voulez prendre le Dauphin, vous ne l'aurez pas; c'est le seigneur Tristan qui vous tient tête, mais le Dauphin nous a quittés, il a un projet qu'il va mettre à exécution et qui vous perdra tous.

AGNÈS.

Grand Dieu!... Et ce projet quel est-il?

LANDRY.

C'est ce qui reste à savoir, car le maudit écor-

cheur a refusé de parler, et s'est laissé pendre bravement sans rien dire; je n'en aurais, certes, pas fait autant.

AGNÈS.

Mais mon fils est perdu, peut-être?... où est-il? où l'as-tu laissé?

LANDRY.

Au plus fort de la mêlée... Le moine est toujours auprès de lui... Mais le Dauphin leur ménage quelque piège, bien sûr; c'est un seigneur trop fin et trop rusé pour en agir autrement. Si vous m'en croyez, madame, vous rentrerez chez moi.

AGNÈS.

Non, je resterais ici... j'attendrai, je prierai.

LANDRY.

Dieu et Notre-Dame vous exaucent! (*A part.*) Que les compagnies franches battent les écorcheurs, ou que les écorcheurs battent les compagnies franches, il faudra toujours payer les vainqueurs... je vais cacher ce que j'ai de plus précieux, mon argent, ma femme et moi.

Il rentre.

## SCÈNE XI.

AGNÈS, à genoux devant la Vierge.

O madame Marie! vous qui avez souffert tout ce que peut souffrir une mère... vous qui n'avez jamais eu d'autre amour que l'amour saint et sacré qui remplit à présent mon cœur, madame Marie, protégez mon enfant!

Elle reste en prière.

## SCÈNE XII.

AGNÈS, LE DAUPHIN, arrivant du côté par lequel sont sortis Jean de Village et ses hommes.

LE DAUPHIN est couvert de poussière et tient une épée à la main.

Malédiction!... ce chemin creux était gardé... entre moi et les auxiliaires que j'allais chercher, un poste a été établi... j'ai vu tomber à l'attaque vaine de ce poste tous ceux qui m'avaient suivi... Seul, j'ai pu me traîner jusqu'ici, et me voilà juste en l'état où je voulais mettre mes ennemis... Impossible, à présent, de rejoindre Tristan et les siens... Faute du secours que je devais leur amener, ils succomberont sous le nombre, et ma cause est perdue... Il existe un autre chemin que celui que j'ai trouvé si bien gardé; mais ce chemin, je ne le connais pas; je me perdrais dans ces montagnes, j'y mourrais de fatigue et de faim... mourir comme un manant!... moi Louis de France!... Oh! non, vous ne le voudrez pas, Notre-Dame!... vous qui m'êtes venue en aide dans tous mes mauvais jours... Tirez-moi de ce péril, le plus grand où je me sois jamais trouvé, et je vous promets... (*Il aperçoit Agnès.*) Que vois-je?... une femme!

AGNÈS, regardant le Dauphin.

Cet homme est couvert de poussière, il tient une épée dans sa main. (*Allant à lui.*) Messire, vous êtes homme d'armes et vous arrivez du combat.

LE DAUPHIN, hésitant.

Oui.

AGNÈS.

Un mot, un seul: le Dauphin est-il pris?

LE DAUPHIN.

Non, pas encore.

AGNÈS.

Mais sa défaite est certaine, n'est-ce pas?... Il ne pourra résister long-temps aux braves qui l'attaquent et le pressent.

LE DAUPHIN, à part.

Quelle est donc cette femme?

AGNÈS.

Vous vous taisez... étiez-vous donc porteur de quelque fâcheuse nouvelle?... Le Dauphin avait, dit-on, conçu un projet qui pouvait amener la perte de ses ennemis... Ce projet, a-t-il donc pu l'exécuter?

LE DAUPHIN.

Il le tentera du moins.

AGNÈS.

Ce projet, vous le connaissez... vous pouvez me dire alors s'il est possible de le déjouer... Oh! quoi qu'il faille faire, dites-le-moi, je ne suis qu'une femme, mais je donnerais mon sang, ma vie pour assurer la victoire aux armes de Charles VII.

LE DAUPHIN, à part.

Voilà une ennemie dont le zèle pourra me servir. (*Haut.*) Je vois que le roi n'a pas de sujette plus fidèle et plus dévouée, je puis donc vous confier le secret de ma mission. Le Dauphin, malgré les précautions qu'on avait prises, s'est jeté dans la vallée du Grésivaudan; si on lui laisse le temps de rejoindre les partisans qui l'y attendent, il pourra faire encore pencher la balance de son côté. Je sais en quel lieu il a donné rendez-vous aux siens, mais il me faudrait un guide sûr, intrépide, qui pût me conduire... Ce guide, est-il en votre pouvoir de me le donner?

AGNÈS.

A l'instant, messire, à l'instant. (*Elle va frapper à la porte de l'auberge.*) Landry! Landry!... ouvrez... c'est moi...

LE DAUPHIN.

Hâtez-vous.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, entr'ouvrant sa porte.

Eh bien!... le Dauphin est-il mort?

LE DAUPHIN, à part.

Encore un qui prend un vif intérêt à ma personne.

AGNÈS.

Viens... j'ai à te demander une preuve de ce dévouement dont tu m'assurais ce matin. Tu vois ce gentilhomme, il lui faut un guide... tu vas lui en servir... tu connais ce pays ?

LANDRY.

Parfaitement, mais...

LE DAUPHIN.

Chaque instant de retard est une chance de plus pour le Dauphin.

AGNÈS.

Tu l'entends...

LANDRY.

Très-bien... mais...

AGNÈS.

Il dépend de toi de perdre le Dauphin.

LANDRY.

Je n'y tiens pas du tout.

LE DAUPHIN.

Le service qu'on te demande te sera richement payé.

LANDRY.

Par qui ?

LE DAUPHIN.

Conduis-moi seulement jusqu'au sentier de la croix de pierre; une fois là, tu me quitteras, et ta fortune est faite.

LANDRY.

Belles paroles que tout cela.

LE DAUPHIN.

Tiens!... cet anneau sera le gage de ma promesse... prends-le et partons.

LANDRY.

Cet anneau... est-il en or seulement?... (*Il le regarde.*) Oh ! oh !

AGNÈS.

Qui t'arrête ?

LANDRY, *bas.*

Rien à présent, car je suis sûr que ce gentilhomme est un grand seigneur... les armes de France sont gravées sur son anneau...

AGNÈS.

Voyons!... grand Dieu !

LE DAUPHIN.

Marche devant moi et presse le pas.

AGNÈS.

Arrêtez !

LANDRY.

Hein ?

AGNÈS.

Mes yeux et mes souvenirs ne me trompent pas.

LE DAUPHIN.

On vient à nous.

LANDRY.

Oh ! rassurez-vous ! ce sont les nôtres. Je reconnais la bannière des compagnies franches.

LE DAUPHIN.

Les compagnies franches ! fuyons !

AGNÈS.

Plus de doute. (*Se plaçant entre la route et le Dauphin.*) Monseigneur le Dauphin, vous ne passerez pas.

LE DAUPHIN.

Je suis reconnu !

LANDRY.

C'était le Dauphin !

Il rentre chez lui.

LE DAUPHIN.

Vous vous trompez, madame... votre erreur sauve celui que vous vouliez perdre...

AGNÈS.

Non... Le voile que le temps et mon trouble avaient mis devant mes yeux se déchire ; je vous regarde et je reconnais votre visage ; je vous écoute et je reconnais votre voix... je vous reconnais bien plus sûrement encore aux battements de mon cœur, qui m'avertissent que mon plus cruel ennemi est là... en mon pouvoir... Oui, monseigneur, en mon pouvoir... car les serviteurs de Charles VII ne sont plus qu'à quelques pas de nous... car il faudra me tuer pour sortir d'ici... et le temps de me tuer, monseigneur, ils seront arrivés...

LE DAUPHIN.

Arrière !

AGNÈS.

Vous ne passerez pas, vous dis-je !

LE DAUPHIN.

Que Notre-Dame me pardonne ta mort !

Il marche vers elle, la dague à la main.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PHILIPPE, JACQUES, SOLDATS DES COMPAGNIES FRANCHES, PAYSANS, puis LE COMTE DE SAINT-POL.

PHILIPPE, *s'élançant entre sa mère et le Dauphin.*  
Misérable!...

AGNÈS.

Ne le tue pas, Philippe, c'est le Dauphin.

TOUS.

Le Dauphin !

JACQUES, *qui a remis son capuchon.*

Ah!...

PHILIPPE, *s'inclinant devant le Dauphin.*

Monseigneur, vous êtes notre prisonnier.

LE DAUPHIN.

Et qui de vous se croit d'assez haute et noble maison pour recevoir mon épée ?

SAINT-POL, *arrivant.*

Monseigneur le Dauphin, vous ne la remettrez qu'au roi.

LE DAUPHIN.

Comte de Saint-Pol, soyez le bien venu. Vous commandiez dans cette journée ; moins honteuse sera donc ma défaite.

SAINT-POL.

L'honneur de la victoire appartient tout entier à ce jeune homme. Le roi mon maître m'envoyait vers vous avec des paroles de paix et de pardon... vous ne paraissez pas devant lui comme un rebelle vaincu, mais comme un fils égaré qu'il rappelle et qu'il attend.

LE DAUPHIN.

Le ciel m'est témoin que je n'avais pris les armes que pour une cause noble et sainte. Je voulais que la France fût forte et puissante. Que Dieu la garde jusqu'à la fin du règne de Charles VII !

SAINT-POL.

Si le roi se montre clément pour son fils, il récompensera magnifiquement ceux qui ont si bien défendu sa cause. (*A Philippe.*) Vous nous suivrez à Paris.

PHILIPPE.

A Paris!...

AGNÈS, *bas.*

Tu ne me quitteras pas.

PHILIPPE.

Ma mère... elle est à Paris...

LE DAUPHIN.

Pâques-Dieu ! mon jeune vainqueur, je vous présenterai moi-même au roi... Il faut que nous nous souvenions l'un et l'autre de cette première rencontre. Allons, partons, comte de Saint-Pol, et Noël pour Charles VII !

AGNÈS.

O mon pauvre enfant... qui le protégera?...

JACQUES, *à mi-voix.*

Dieu et moi, madame...

TOUS.

Noël pour Charles VII !

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon meublé à l'orientale avec beaucoup de luxe et d'élégance. Au fond et de côté, des portières en velours, coussins, ottomanes, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, ESCLAVES.

Au lever du rideau, Marie, richement vêtue à l'orientale, mais sans turban, est couchée sur une ottomane. Les esclaves sont debout autour d'elle. On entend dans la coulisse une musique lointaine.

MARIE, *se levant tout-à-coup.*

Assez. Cette musique me fatigue. (*Une esclave fait un signe, la musique cesse. A part.*) Oui, tout m'importune aujourd'hui, tout me pèse, tout me lasse... en vain je cherche à me distraire, je ne sais quelle tristesse s'est emparée de moi... Je ne l'ai pas vu depuis huit jours... Où peut-il être ? que fait-il ? il m'a oubliée... oubliée... Eh ! sais-je seulement s'il m'aime!...

UNE ESCLAVE, *entrant.*

Maitresse, le roi.

MARIE.

Le roi!... (*A part.*) Ah ! il me parlera de Philippe, lui !

Charles entre. Toutes les esclaves s'inclinent et sortent.

### SCÈNE II.

CHARLES, MARIE.

Charles est beaucoup vieilli, ses cheveux sont blancs, sa marche est chancelante, et ses traits portent l'empreinte du dépérissement et de la souffrance.

MARIE, *courant au-devant de lui et le faisant asseoir.*

Eh quoi ! sire ! souffrant comme vous l'êtes, vous daignez encore...

CHARLES.

Quand j'entre dans votre maison, Marie, je laisse la souffrance derrière moi. Ce n'est pas un roi qui vient vous visiter, c'est un père qui vient remercier son enfant.

MARIE.

Sire, tout ce que je possède est à vous, et si de nouvelles sommes vous sont nécessaires...

CHARLES.

Merci, ma fille. Ce n'est pas là le but de ma visite ; un autre motif m'amène. Jusqu'ici, je m'étais contenté de recevoir l'or et les avis que vous me donniez, comme s'ils m'eussent été apportés par un ange envoyé de Dieu. A plusieurs questions que je vous ai faites sur les motifs que vous aviez d'agir ainsi envers moi, vous avez gardé le silence, et je me taisais, craignant, si je voulais l'approfondir, de voir s'évanouir ce beau rêve. Mais aujourd'hui, je ne puis rester plus long-temps dans cette ignorance. Les services que vous m'avez rendus me donnent le droit de connaître entièrement celle à qui je dois tout. Parlez, Marie ; dites-moi qui vous êtes, qui vous envoie, qui vous fait agir ?

MARIE.

Sire, c'est encore pour moi un mystère que je n'ai pu éclaircir jusqu'à ce jour. Tout ce que je sais de ma destinée, c'est que, née en Orient d'une mère qui mourut en me donnant le jour, on m'a baptisée et faite chrétienne, en me conservant les mœurs et les costumes de mon pays. Dès ma plus tendre enfance, entourée de luxe et d'esclaves, je n'avais qu'un souhait à former pour qu'il s'accomplît aussitôt. Les protecteurs qui étaient auprès de moi, et qui ont changé souvent, me dirigeaient par leurs conseils, et sont restés muets aux questions que je leur adressais sur ma famille et mon existence.

CHARLES.

C'est étrange.

MARIE.

On me dit en Égypte qu'il fallait aller en France. Je partis avec joie, sans en demander la

cause, heureuse de connaître un pays dont on m'avait dit des merveilles et dont on me parlait la langue, espérant surtout percer le mystère qui s'attachait à ma vie.

CHARLES.

Eh bien ?

MARIE.

Arrivée dans votre royaume, sire, on me conduisit ici, où je retrouvai le même luxe, les mêmes habitudes qu'en Égypte ; on me dit de me rendre auprès de vous, et de vous offrir des secours d'argent pour vous aider à soutenir la guerre que vous faisiez alors le Dauphin révolté. J'accomplis cette mission avec bonheur, car en Égypte on m'avait déjà appris à vous aimer, sire ; et vous l'avez vu, quelle que fût la somme nécessaire à votre trésor, je vous l'ai remise sur l'heure, car sur l'heure elle était entre mes mains. Les avis que je vous donnais m'étaient aussi suggérés par mes protecteurs, et ils m'assurent tous que l'or ne me manquera jamais pour le service de votre majesté.

CHARLES.

Et ici on a également refusé de vous dire...

MARIE.

En France, je n'ai pas revu les mêmes protecteurs qu'en Égypte ; mais une main inconnue me guide et me protège encore. Quand un danger me menace, quand un désir me poursuit, je n'ai qu'à frapper sur ce timbre ; aussitôt un homme dont le visage est toujours couvert d'un voile paraît et exécute ma volonté.

CHARLES.

Tout cela tient du prodige, et je veux m'assurer par moi-même. Donnez le signal, Marie.

MARIE.

J'obéis, sire.

Elle frappe sur un timbre ; un homme entre aussitôt par une porte masquée, il a le visage couvert d'un voile.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HOMME.

L'HOMME, se mettant à genoux devant le roi.

Sire, je suis à vos ordres.

CHARLES.

Tu me connais ?

L'HOMME.

Oui, sire.

CHARLES.

Qui es-tu ?

L'HOMME.

Le serviteur de Marie et de votre majesté.

CHARLES.

Ton nom ?

L'HOMME.

Ici, je n'en ai pas.

CHARLES.

Quel est ton maître ? qui t'envoie ?

L'HOMME.

Je ne puis le dire.

CHARLES.

Pourtant, si je l'ordonnais...

L'HOMME.

Sire, ma vie est à vous, mais mon secret est à moi.

CHARLES, avec colère.

Tu refuses...

MARIE, l'arrêtant.

Ah ! sire...

CHARLES, après un moment de silence.

Je ne te demande plus rien. Tu peux te retirer.

L'HOMME.

Pardon, sire. On vous a présenté ce matin un breuvage auquel vous n'avez pas osé toucher, craignant qu'il ne fût empoisonné. Il ne l'était pas. Un poison plus à craindre pour vous, c'est l'alliance du duc de Gueldres avec le Dauphin votre fils. Le duc de Gueldres tient son père captif et règne à sa place.

Il sort.

SCÈNE IV.

CHARLES, MARIE.

CHARLES.

Comment cet homme peut-il savoir ce qui s'est passé ce matin chez moi ? comment a-t-il deviné cette pensée de poison que je n'ai confiée à personne, que je voudrais me cacher à moi-même ? Oui, il n'est que trop vrai, je passe des longues heures d'abstinence et de jeûne, car tout est suspect autour de moi. C'est seulement auprès de vous, Marie, que je trouve le calme et la sécurité... auprès de vous si bonne et si pure. Il était dans ma destinée d'être protégé par des femmes. Il y a vingt ans, c'était une amie, dont je voulais faire ma compagne, et maintenant que la vieillesse est venue, hâtée par les chagrins, c'est une fille que le ciel m'envoie, et à laquelle je m'abandonne sans regarder plus avant... Et cette fille, je voudrais remplir tous ses vœux, combler tous ses désirs, mais elle n'en exprime jamais aucun.

MARIE.

Sire, je ne veux rien.

CHARLES.

Puisque vous refusez aussi de parler, c'est à moi de deviner ce qui peut vous plaire, et cette fois je crois avoir réussi.

MARIE.

Que veut dire votre majesté ?

CHARLES, appelant.

Philippe...

MARIE, troublée.

Philippe !...

Philippe se présente.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PHILIPPE.

CHARLES.

Il y a huit jours, Philippe, je vous ai nommé

capitaine de mes gardes ; c'est à Marie que vous devez cette faveur ; remerciez-la.

MARIE.

Le roi seul a tout fait ; il a voulu reconnaître quelque service nouveau, car votre absence de Paris avait sans doute pour but une mission secrète.

PHILIPPE.

J'étais allé chercher ma mère ; le roi m'avait permis de la lui présenter... mais, hélas ! elle n'était plus dans notre vieux manoir, et personne n'a pu m'indiquer la nouvelle retraite qu'elle s'était choisie... Je suis revenu alors triste et malheureux !...

CHARLES.

Rassure-toi, Philippe. Rentré au palais, je donnerai les ordres nécessaires, et nous saurons bientôt...

PHILIPPE.

Ah ! sire, vous me comblez de bontés... mais à cet ordre si précieux pour moi, je vous supplie d'en joindre d'autres essentiels pour votre personne. Sire, dans mon voyage, j'ai été mis sur la trace d'un nouveau complot du Dauphin.

CHARLES.

Que dis-tu ?... Le Dauphin conspire encore contre moi !... lui auquel, il y a six mois à peine, j'ai pardonné quand il était ton prisonnier !... On t'a trompé.

PHILIPPE.

Non, sire ; aujourd'hui, peut-être, j'apporterai à votre majesté les preuves de sa trahison.

CHARLES.

Ces preuves me seraient inutiles et ne serviraient qu'à m'affliger davantage... Que puis-je contre le Dauphin ?... qui voudra servir Charles VII, dont le règne finit, contre Louis XI, dont le règne commence ?

PHILIPPE.

Moi, sire, moi !

CHARLES.

Mais, sais-tu bien, enfant, que la haine du Dauphin, c'est la perte, c'est ta mort peut-être ? Crois-moi, Philippe, renonce à ce projet... Si tu me donnais la preuve dont tu me parles, il faudrait sévir, et je n'en aurais pas la force... Vieillard éteint, courbé vers la tombe, je ne retrouve d'énergie que pour attendre sur le trône l'heure à laquelle Dieu me rappellera, car je dois paraître devant lui avec la couronne qu'il m'a posée sur la tête, et que nul dans ce monde n'a le droit de m'arracher.

PHILIPPE.

Eh ! quoi ! sire, toujours faible et abattu !... Quoi ! rien ne peut réveiller en vous cette noble ardeur que vous donniez en exemple à vos peuples ? N'êtes-vous donc plus ce Charles VII qui a vu fuir l'Anglais et su reconquérir son royaume ?... Ces temps glorieux sont-ils donc effacés de votre mémoire ?

CHARLES.

Non ; je me les rappelle, mais comme un songe que je voudrais en vain ressaisir... Dans

ce temps-là, j'avais auprès de moi une femme qui me donnait du courage, qui dirigeait mon bras, qui guidait mon cœur, une femme qui me rendait invincible... Aujourd'hui elle n'est plus, et mon courage, mon bonheur, ma gloire, sont descendus avec elle dans la tombe. Je vivais en elle, et elle est morte... morte par le poison... comme je mourrai, moi !

MARIE.

Oh ! sire !...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR, *entrant*.

Sire...

CHARLES.

Qu'est-ce ?... que voulez-vous ?... j'avais défendu qu'on vint m'interrompre.

LE SEIGNEUR.

Sire, monseigneur le Dauphin...

CHARLES.

Le Dauphin !... toujours le Dauphin !

LE SEIGNEUR.

Il vous attend au palais.

CHARLES.

Il m'attend ?

LE SEIGNEUR.

Votre majesté lui a, dit-il, accordé audience ce matin.

CHARLES.

C'est vrai, je l'avais oublié... Adieu, mes enfants.

MARIE.

Eh ! quoi ! sire, vous nous quittez ainsi ?

CHARLES.

Oui, oui, il le faut... Je vous reverrai bientôt, j'espère... Le Dauphin m'attend... Adieu.

Il sort avec le Seigneurs.

## SCÈNE VII.

MARIE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Pauvre roi !... quelle faiblesse !... mais je le servirai malgré lui.

MARIE.

Cette preuve que vous lui avez promise, comment l'aurez-vous ?

PHILIPPE.

J'ai reçu chez moi, ce matin, la visite d'un moine dont l'attachement au roi ne m'est pas suspect... Je l'avais vu déjà aux environs de Grenoble, donnant de l'or aux paysans pour combattre le Dauphin... Il m'a appris que Louis de France venait de signer un traité avec les ducs de Bourgogne et de Gueldres, pour détrôner le roi.

MARIE.

En effet !... c'est du duc de Gueldres qu'un de mes protecteurs a parlé ce matin.

PHILIPPE.

Aujourd'hui même, à l'angélus de midi, un messenger du Dauphin doit partir avec une faible escorte, pour porter au duc de Bourgogne le traité signé par lui... A la même heure, je partirai, j'attaquerai l'escorte, et je m'emparerai de ce traité.

MARIE.

Vous exposer ainsi...

PHILIPPE.

Ne suis-je pas soldat?... Ma vie n'appartient-elle pas au roi?

MARIE.

Mais la colère du Dauphin est terrible, le roi vous l'a dit.

PHILIPPE.

Eh bien ! j'accepte la lutte, car je hais le Dauphin de toutes les forces de mon âme ; je le hais parce qu'il est mauvais prince, mauvais fils... je le hais parce qu'il vous aime, enfin.

MARIE.

Moi!...

PHILIPPE.

Il vous aime, vous dis-je!... il vient ici tous les jours... Oh! vous voudriez en vain me le cacher; Louis de France n'est pas seulement mon ennemi, il est encore mon rival... Oui, Marie, car je vous aime, je vous aime aussi, moi.

MARIE.

Vous?...

PHILIPPE.

Ne l'avez-vous pas deviné?... Depuis le jour où je vous rencontrai dans nos montagnes, je n'ai pas eu de repos que je ne fusse venu à Paris, car je savais que vous y étiez, et j'espérais vous y revoir... Mon espérance n'a pas été trompée... Amené ici à la suite du roi, je vous ai vue, et cet amour n'a fait que s'accroître... Oh! pardon, pardon de mon audace; vous êtes noble, riche et puissante, et je ne suis qu'un soldat; vous êtes la fille adoptive du roi, et je ne suis qu'un homme sans naissance et sans nom; pardon d'oser vous aimer, d'oser vous le dire surtout... Jusqu'ici j'avais gardé le silence, mais je vais livrer un combat à mort, je vais succomber peut-être, et je n'ai pas voulu mourir sans vous dire une fois au moins : Marie, Marie, je vous aime... et maintenant, adieu!

Fausse sortie.

MARIE, *le retenant.*

Arrêtez!... arrêtez!... c'est à la mort que vous courez peut-être!

PHILIPPE.

Eh! qu'importe la mort à celui qui aime follement, sans avenir, sans espoir?

MARIE.

Sans espoir, dites-vous?... Mais si je ne vous aimais pas, tremblerais-je pour vos jours?

PHILIPPE.

Vous m'aimez! vous m'aimez!...

MARIE.

Oh! vous ne partirez plus maintenant?...

On entend sonner l'angélus.

PHILIPPE.

Ah! cette cloche! cette cloche, c'est le signal de la trahison!... c'est la voix de Dieu qui m'appelle pour le salut du roi!... Marie, il faut que je parte, il le faut!... Mais vous avez doublé mon courage; je triompherai, car ma cause est juste, et un ange va prier pour moi... Adieu! adieu!

Il sort.

MARIE, *un instant seule.*

Philippe!... Il ne m'entend plus!... Oh! s'il court où son devoir l'appelle, mon cœur me dit de le défendre, de l'arracher à la mort... (*Courant au timbre.*) A moi, mes protecteurs! venez, venez tous.

Elle frappe violemment sur le timbre, Jacques Cœur paraît, il a quitté son habit de moine.

## SCÈNE VIII.

MARIE, JACQUES COEUR.

MARIE.

Seul!... Mais ce n'est pas un seul de mes défenseurs qu'il me faut, je les veux tous; qu'ils viennent, qu'ils courent à la suite de Philippe, qu'ils lui fassent un rempart de leurs corps, qu'ils le sauvent enfin!

JACQUES.

Rassurez-vous; Philippe est escorté de bonnes épées... il a du courage... il triomphera des gens du Dauphin.

MARIE.

Vous savez...

JACQUES.

Tout ce qui vous intéresse.

MARIE, *après un silence.*

C'est la première fois qu'un de mes protecteurs se montre à moi le visage découvert... Qui donc êtes-vous?

JACQUES.

Le maître de ceux qui vous servent ou vous défendent.

MARIE.

Vous?... Pourquoi ne vous ai-je pas vu déjà?

JACQUES.

Parce qu'un jour était marqué dans ma vie où je devais déchirer le voile mystérieux qui vous environne, où je devais vous dire ce que vous êtes et ce que je suis... Ce jour n'était point encore venu; mais j'étais là, près de vous; j'ai entendu vos cris d'angoisses et de désespoir, j'ai oublié toutes mes résolutions... Maintenant, vous ne craignez plus pour Philippe, vous savez qu'il accomplira heureusement et dignement sa mission. Adieu, Marie.

MARIE.

Vous me quittez déjà!... Oh! restez, restez encore; votre vue me rassure, et votre voix pénètre jusqu'au fond de mon cœur.

JACQUES.

Par grâce, Marie, ne me retenez pas.

MARIE.

Pourquoi votre main tremble-t-elle dans les miennes?... pourquoi pleurez-vous ?

JACQUES, *à part.*

Donnez-moi du courage, mon Dieu !

MARIE.

Vous pleurez, vous... un vieillard !... Oh ! ne me repoussez pas... je ne sais quelle voix secrète me dit que je vous dois ma tendresse et mes soins... que vous n'êtes pas un étranger pour moi.

JACQUES, *vivement.*

Cette voix vous trompe, Marie... je suis un ami, un ami dévoué qui donnerait à l'instant pour vous son sang et sa vie... mais je ne suis rien de plus, rien de plus.

MARIE, *comme frappée d'un souvenir.*

Vous me trompez, et votre émotion que vous cachez mal, dément vos paroles. Je sais pourquoi le son de votre voix arrive si bien à mon cœur... c'est que le son de cette voix réveille un souvenir de mon enfance.

JACQUES.

Que dit-elle ?

MARIE.

Oui, quand j'étais toute petite, je me rappelle qu'un homme en Égypte commandait à ceux qui me servaient et me défendaient alors, comme vous m'avez dit que vous leur commandiez aujourd'hui ; cet homme me prenait dans ses bras, couvrait mon front de baisers, et quand à cet homme je demandais ma mère, il détournait de moi ses regards comme vous le faites, il pleurait aussi et me disait : Pauvre enfant, tu n'as plus de mère... Puis je ne le revis plus, et quand je parlais de lui, personne ne me répondait : bien des années se sont écoulées, et mon cœur n'a rien oublié. Et maintenant, mon Dieu, vous exaucez enfin ma prière de chaque jour... maintenant vous me faites comprendre que cet homme qui m'aimait, moi, et qui pleurait ma mère, cet homme, c'était mon père... et cet homme, c'était vous.

JACQUES.

Moi !

MARIE.

Ma vie dût-elle dépendre du secret que vous voulez garder, dites-moi que je ne suis pas orpheline ; appelez-moi votre fille... bénissez-moi... puis je mourrai s'il le faut. mais je mourrai bien heureuse.

JACQUES.

Ah ! résister plus long-temps n'est pas au pouvoir de l'homme. Non, Marie, non, tu n'es pas orpheline... Ma fille, je t'aime, je te bénis, je t'embrasse.

MARIE.

Mon père !

JACQUES.

Mais si tu m'as arraché la moitié de mon secret, Marie, laisse-moi l'autre. Confiante dans l'avenir, ne me demande compte ni du passé ni du présent !

MARIE.

Oh ! qui que vous soyez, je suis fière de vous... Cette puissance mystérieuse, ces trésors inépuisables, ces avis toujours certains, tout cela me venait de vous... et vous m'avez fait employer tout cela à la défense de votre pays. O mon père ! à vous la reconnaissance de Charles VII, à vous l'amour du peuple.

JACQUES.

A toi cette reconnaissance, cet amour... à toi, ma fille, qui as si heureusement accompli la mission que je t'avais donnée... Cette lutte avec le Dauphin, que tu devais croire terminée, va recommencer peut-être... mais Philippe, je l'espère, me donnera les moyens... (*Bruit au dehors ; Jacques court à la croisée.*) Quel est ce bruit ? que veulent ces hommes qui entourent ton hôtel ?

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *entrant.*

Maitresse, une femme qui porte un masque sur le visage, et qui était poursuivie par de jeunes seigneurs, s'est réfugiée dans la maison et a demandé asile pour se soustraire à leurs insultes. Je n'ai pas osé la repousser malgré vos ordres.

JACQUES.

Quelle est cette femme ?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore ; mais elle connaît le seigneur Philippe ; elle sait qu'il vient ici, et près de quitter Paris, m'a-t-elle dit, elle voulait le voir, ne fût-ce qu'un moment.

MARIE.

Où est cette femme ?

L'ESCLAVE.

Dans la salle basse, où je n'ai eu que le temps de la faire entrer à cause de l'arrivée de monseigneur le Dauphin.

MARIE, *avec effroi.*

Le Dauphin, dis-tu ?

L'ESCLAVE.

Il entre à l'instant dans l'hôtel.

MARIE.

Ah ! mon père ! je ne sais pourquoi, mais je tremble à présent pour Philippe.

JACQUES.

Nul danger ne peut l'atteindre ; tous mes ordres avaient été donnés... Reçois le Dauphin... que rien en toi ne lui puisse faire soupçonner que nous avons surpris le complot qu'il tramait encore. Moi, je cours au devant de Philippe... c'est un noble jeune homme, et qui va me devenir bien cher, à présent que je sais que tu l'aimes.

Il l'embrasse et sort.



## SCÈNE X.

MARIE, *un moment seule.*

Le Dauphin ici, dans ce moment... Oh ! sa présence semble me présager un malheur. Mon père, Philippe... lequel des deux poursuit-il ?

En ce moment, la porte secrète par laquelle est entré l'homme voilé au commencement de l'acte, s'ouvre, et l'homme paraît en tenant Philippe par la main.

L'HOMME.

Venez, venez.

MARIE.

Oh ! Philippe ! dans quel désordre ! Qu'est-il arrivé ?

PHILIPPE.

Marie, je suis poursuivi, et il ne faut pas que je tombe au pouvoir du Dauphin avant d'avoir vu le roi.

MARIE.

Où le cacher ?

L'HOMME, *désignant l'appartement de Marie.*  
Là.

MARIE.

Oui, là. Venez !

Elle entraîne Philippe ; l'homme sort par la porte secrète, le Dauphin entre par le fond, précédé des deux esclaves.

## SCÈNE XI.

LE DAUPHIN, *seul* ; puis TRISTAN.

Des esclaves muets, des serviteurs incorruptibles... Il faut pourtant que le mystère qui entoure cette jeune fille cesse d'être impénétrable pour moi. Je découvrirai la source secrète de ces trésors immenses, source qu'il faut enfin tarir ou détourner. Aujourd'hui je vais tenter auprès de Marie un dernier effort, et si l'amour que j'ai feint pour elle ne me donne pas sa confiance, la ruse et la violence, s'il le faut... (*Tumulte en dehors.*) Mais quel est ce bruit ? c'est Tristan.

TRISTAN.

Gardez les issues, brisez tous les obstacles. (*Apercevant le Dauphin.*) Monseigneur, vous ici !

LE DAUPHIN.

Pourquoi ces cris, ce désordre ? Que signifie tout cela, Tristan ?

TRISTAN.

Le messenger que vous aviez envoyé au duc de Bourgogne a été attaqué et tué sur la place, malgré son escorte.

LE DAUPHIN.

Et le traité qu'il avait sur lui ?

TRISTAN.

Pris et emporté par l'homme qui commandait l'attaque.

LE DAUPHIN.

Grand Dieu !... Et cet homme ?...

TRISTAN.

Il est dans cet hôtel.

LE DAUPHIN.

Ici ?

TRISTAN.

Averti par ceux des nôtres qui accompagnaient votre messenger et qui avaient été dispersés, je me suis mis avec eux à la poursuite du traître qui avait surpris notre secret. Ses traces furent bientôt retrouvées, malgré la vitesse de sa fuite. J'allais l'atteindre, lorsqu'un des murs de cette maison mystérieuse a paru s'ouvrir pour lui livrer passage, et se referma sur lui. Aussitôt, et avant d'employer la violence pour entrer dans cet hôtel, je l'ai fait cerner de toutes parts, puis renversant enfin tout ce qui s'opposait à mon passage, je suis venu jusqu'ici. Quelque cachée que soit la retraite qu'on a ménagée à notre ennemi, nous le découvrirons ; car s'il nous échappe il ira porter au roi le traité qu'il nous a enlevé, et nous sommes perdus.

LE DAUPHIN.

Puisque cet homme est ici, il faut qu'on nous le livre à l'instant.

TRISTAN, *montrant l'appartement de Marie.*

Il ne peut être que dans cette partie de l'hôtel.

LE DAUPHIN.

Oh ! nous le retrouverons... dussions-nous renverser cette demeure... dussions-nous n'y pas laisser pierre sur pierre. Suis-moi, Tristan.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

N'allez pas plus loin, monseigneur. Voici celui que vous cherchez.

LE DAUPHIN.

Philippe !

MARIE, *arrivant.*

Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

TRISTAN, *au Dauphin.*

Oh ! c'est lui, c'est bien lui, monseigneur ; je le reconnais.

LE DAUPHIN.

Emmène-le à mon hôtel ; qu'on le garde étroitement, et qu'on attende mes ordres.

MARIE.

Ah ! monseigneur... monseigneur...

PHILIPPE.

Ne pensez plus à moi, Marie... (*A mi-voix.*) Mais songez au roi !

On l'entraîne.

## SCÈNE XIII.

MARIE, LE DAUPHIN.

MARIE.

Monseigneur, grâce, grâce pour lui. Vous m'avez dit que vous m'aimiez... au nom de cet amour...

LE DAUPHIN.

N'invoquez pas une chimère, Marie... mon amour n'était qu'une ruse, un moyen pour arriver à surprendre un secret qu'à présent je saurai vous arracher. Oh! vous êtes en mon pouvoir, et rien ne saurait vous y soustraire. La maison est cernée par mes gens. Vous appellerez en vain vos protecteurs; pas un ne se présentera pour vous défendre, pas un n'entendra vos cris.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JACQUES, *sortant de l'appartement de sa fille.*

JACQUES.

Excepté moi, pourtant!

MARIE.

Mon père!

LE DAUPHIN, *à part.*

Son père!

MARIE.

Mon père, vous êtes blessé...

JACQUES.

Rassure-toi, ma fille; ce sang appartient à ceux qui voulaient m'empêcher de pénétrer jusqu'ici; le passage secret qui communique de ton appartement à la rue est libre maintenant.

LE DAUPHIN, *qui n'a cessé d'examiner Jacques.*

Hâte-toi donc d'en profiter, si tu ne veux pas que je te livre au bourreau. Je puis oublier un ami, mais les traits d'un ennemi ne sortent jamais de ma mémoire. Vingt ans se sont écoulés, et pourtant entre mille je t'aurais reconnu, Jacques Cœur.

MARIE.

Jacques Cœur!

LE DAUPHIN.

Oui, Jacques Cœur condamné pour crime de lèse-majesté, Jacques Cœur félon et assassin.

MARIE.

Oh! il ment... vous n'êtes pas coupable. Dites-lui donc que vous n'êtes pas coupable.

JACQUES.

Merci, merci, ma fille, de ce cri parti du fond de ton âme. Non, ton père n'a pas commis le crime dont on l'accuse, et si le ciel est juste, le jour de la réhabilitation viendra pour Jacques Cœur.

MARIE.

Mais le Dauphin peut vous perdre.

JACQUES.

Rassure-toi, ma fille, et laisse-nous.

MARIE.

Vous laisser seul avec lui!

JACQUES.

Il le faut.

MARIE, *à part.*

Que faire? Oh! je me souviens... O merci, Philippe! merci! tu m'as laissé les moyens de sauver mon père. (*Haut.*) Monseigneur, vous répondez de Jacques Cœur devant le roi et devant Dieu!

Elle sort.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, *puis* AGNÈS.

LE DAUPHIN.

Que cette jeune fille m'échappe, peu m'importe, car tu me restes, toi... Oh! ne crois pas m'en imposer par cette apparence de calme et de sérénité... tu es perdu, Jacques.

JACQUES.

Me supposez-vous donc si imprudent, que, vous connaissant, monsieur, je sois venu follement me livrer à vous... Si je suis ici... si je me suis placé en face de vous, c'est qu'il m'était possible encore de déjouer tous vos projets, c'est qu'enfin je n'ai rien à craindre de votre haine.

LE DAUPHIN.

Rien à craindre, toi... le proscrit... toi, qu'un arrêt infamant a frappé... Oh! n'espère plus reprendre sur l'esprit de Charles VII l'empire que tu avais usurpé... Alors même que tu pourrais m'échapper, alors même que, brisant le cercle de fer dans lequel je te tiens enfermé, tu arriverais jusqu'au roi... ne serais-je pas là pour lui dire: Voilà l'empoisonneur d'Agnès.

AGNÈS, *paraissant masquée.*

Et vous mentiriez, monseigneur...

LE DAUPHIN.

Encore cette femme!

AGNÈS.

Un témoin viendrait, cette fois, vous convaincre d'imposture et de calomnie.

LE DAUPHIN.

Quel serait donc ce témoin?

AGNÈS, *se démasquant.*

Moi!

JACQUES *et* LE DAUPHIN.

Agnès!

AGNÈS.

Oui, Agnès Soré, à laquelle le ciel a conservé la vie pour qu'elle sauve Jacques Cœur de votre haine, comme Jacques Cœur l'avait jadis sauvée de votre trahison.

JACQUES.

Vivante!... Agnès vivante!...

AGNÈS.

Jacques, Dieu lui-même m'a conduite ici. Le jour de la réhabilitation est venu pour vous, et vous l'aurez grande et solennelle... Amenez-moi devant Charles VII.

LE DAUPHIN.

Arrêtez!...

AGNÈS.

Je ne vous crains plus, Dauphin de France; mon fils n'est pas un faible enfant qu'on puisse étouffer dans mes bras; c'est un homme, un soldat, et qui vous a vaincu, monseigneur.

JACQUES.

Que dit-elle?

LE DAUPHIN.

Et ce fils, quel est-il donc?

AGNÈS.

Le capitaine des gardes de votre père, Philippe.

LE DAUPHIN.

Philippe?... Philippe est ton fils?...  
JACQUES.

Philippe... Ah! le ciel est juste... il a voulu que Philippe fût l'instrument de la ruine du Dauphin... Ma sécurité n'était pas feinte tout-à-l'heure, je la devais à Philippe, qui m'avait fourni contre vous une arme invincible... à Philippe, qui vient d'enlever à un de vos agens, un traité qui vous perdrait si je le mettais sous les yeux du roi. Ah! monseigneur, les tombes serouvrent quelquefois!... Dauphin de France, à notre tour de menacer... à notre tour de vous dire : Vous êtes à notre merci...

LE DAUPHIN.

Jacques Cœur, vous êtes mon prisonnier; et toi, femme, remets ton masque sur ton visage; tu n'iras pas au palais du roi.

AGNÈS.

Qui m'en empêchera?

LE DAUPHIN, *allant à la croisée.*

Moi, qui tiens Philippe ton fils en mon pouvoir; moi qui n'ai qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour qu'il meure!

JACQUES.

Ah! c'est impossible!

LE DAUPHIN.

Tenez, reconnaissez-vous l'homme que désarme et qu'entraîne mon fidèle Tristan?

AGNÈS, *poussant un cri.*

Ah! c'est lui! (*Se jetant aux pieds du Dauphin.*) Monseigneur... monseigneur, je me tairai, je mourrai s'il le faut... mais grâce pour lui, grâce pour Philippe!...

JACQUES, *s'inclinant.*

Monseigneur...

LE DAUPHIN, *les regardant.*

Ah! vous voilà donc tous deux en ma puissance, tous deux réduits au néant comme si vous étiez couchés dans votre tombe! Pourtant tout n'est pas dit entre nous.

AGNÈS.

Monseigneur, par pitié...

LE DAUPHIN.

Agnès, je vous laisse libre, car je tiens dans les fers un autre vous-même. Philippe est mon otage et me répond de vous. (*Appelant.*) À moi! (*Des Ecorcheurs paraissent.*) Emparez-vous de cet homme; que nul ne lui parle, que nul n'en approche.

JACQUES.

O ma fille!... ma fille!

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre dans le palais du Dauphin.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE DAUPHIN, *assis*; TRISTAN.

TRISTAN.

Eh! quoi! monseigneur, c'était Jacques Cœur!

LE DAUPHIN.

Oui, Jacques Cœur, l'ancien argentier du roi, et il n'était pas seul; Agnès Sorel était avec lui.

TRISTAN.

Agnès Sorel vivante... Vous êtes perdu, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Nous n'avons rien à craindre.

TRISTAN.

Oui, quant à Jacques Cœur qui est en notre pouvoir; mais dame Agnès... elle jadis si puissante auprès du roi... oh! c'est une fatalité de n'avoir pu la retenir prisonnière.

LE DAUPHIN.

J'ai commandé qu'on la laissât aller en liberté.

TRISTAN.

Vous, monseigneur?... Mais si elle voit le roi, si elle lui dévoile votre conduite et la mienne... c'en est fait de nous deux.

LE DAUPHIN.

Elle ne le verra pas.

TRISTAN.

Pourtant...

LE DAUPHIN, *se levant.*

Elle ne le verra pas, te dis-je! Philippe est le fils d'Agnès: elle sait qu'il est en mon pouvoir, et je l'ai prévenue que si elle allait trouver le roi, je ferais mettre Philippe à mort. Tu vois bien qu'elle n'ira pas.

TRISSAN.

Oui, je comprends; et pourtant je serais plus tranquille si...

LE DAUPHIN.

Tu deviens bien craintif, maître Tristan; je connais le cœur d'une mère: avant une heure Agnès sera ici à mes pieds, me demandant son fils et prête à souscrire à mes conditions. Philippe est en sûreté, n'est-ce pas?

TRISTAN.

Je l'ai conduit, selon vos ordres, dans la tourelle qui est sur l'autre bord de la Seine, et que l'on croit abandonnée depuis long-temps aux corbeaux et aux chauves-souris. C'est là que je l'ai mis sous la garde de nos plus dévoués écorcheurs.

LE DAUPHIN.

A merveille. Je suis tranquille de ce côté. Maintenant occupons-nous de Jacques.

TRISTAN.

Pour celui-là, la mort sur l'heure.

LE DAUPHIN.

Oui, la mort; c'est là ton seul moyen à toi.

TRISTAN.

C'est le plus sûr et le plus prompt.

LE DAUPHIN.

Et le dernier qu'il faut employer... D'ailleurs j'ai plus besoin de l'or de Jacques que de son sang.

TRISTAN.

Il est donc toujours riche ?

LE DAUPHIN.

Oui; malgré que tu aies hérité d'une partie de ses biens en qualité d'un de ses juges. Va le chercher; amène-le-moi ici; je veux lui parler.

TRISTAN.

Mais, monseigneur, il serait bien plus prudent pour nous deux...

LE DAUPHIN.

Encore...

TRISTAN.

C'est que rien n'assure le silence comme une tombe.

LE DAUPHIN.

Assez, maître Tristan. Je ne vous ai jamais vu si hardi ni si craintif. Hardi de me donner un conseil; craintif quand il s'agit de m'obéir... Vous pensez peut-être que je marche à ma perte!...

TRISTAN.

Ah! monseigneur...

LE DAUPHIN.

Je puis succomber, sans doute; mais je suis encore le maître ici, et je puis vous le prouver sur l'heure, si vous êtes curieux de vous en assurer.

TRISTAN.

Je vais chercher Jacques Cœur.

Il sort.

## SCÈNE II.

LE DAUPHIN, seul.

Tristan est un homme sur lequel j'aurai l'œil... mais Jacques Cœur d'abord. Ce trésor inépuisable dont je voulais découvrir la source chez Marie, je l'ai trouvé chez son père; c'est lui qui va me fournir l'or nécessaire à mes projets... mon alliance avec le duc de Bourgogne est assurée... De l'or, des bras et une volonté, avec cela ou arrive à tout!... Mais voici mon crépus.

## SCÈNE III.

JACQUES, LE DAUPHIN.

Tristan, après avoir conduit Jacques, se retire et le laisse seul avec le Dauphin.

LE DAUPHIN.

Jacques, depuis plus de vingt ans nous sommes

ennemis. Vous avez voulu lutter contre moi, je vous ai vaincu. Vous avez recommencé la lutte dans l'ombre, je vous ai vaincu encore. Maintenant vous êtes à ma discrétion, votre vie dépend d'un seul mot, d'un seul geste de moi!

JACQUES.

Je le sais.

LE DAUPHIN.

N'usez pas inutilement votre courage; il n'y a personne ici pour vous entendre et pour faire récit de votre fermeté. Vous êtes homme, et tout homme tremble à l'approche d'une mort obscure qui ne laisse après elle aucun souvenir. Ecoutez bien; je consens à vous laisser la vie, mais à une condition: vous me donnerez sur l'heure cent mille écus d'or. Acceptez-vous ?

JACQUES.

Je refuse.

LE DAUPHIN.

Vous refusez ?

JACQUES.

Oui, monseigneur, parce que je sais l'emploi que vous voulez faire de cet or. J'en ai donné à votre père pour chasser l'étranger; je n'en ai pas pour l'attirer chez nous.

LE DAUPHIN.

Ah! rassure-toi. Si j'ai désigné d'avance la porte par laquelle l'étranger doit entrer en France pour me couronner roi, d'avance aussi j'ai désigné celle par laquelle il en devra sortir. J'ai besoin de cet or, je le veux, il me le faut, et tu me le donneras...

JACQUES.

Jamais.

LE DAUPHIN.

Tu me le donneras, te dis-je; car il ne s'agit pas seulement de ta vie, mais peut-être encore de celle de ta fille.

JACQUES.

Ma fille!...

LE DAUPHIN.

Eh bien! tu te tais?... tu refuses... (*Après un moment de silence.*) Je ne connais qu'une passion plus forte que l'amour paternel, c'est l'avarice.

JACQUES.

L'avarice...

LE DAUPHIN.

Tu es donc devenu aussi parcimonieux que tu étais autrefois prodigue et dissipateur? Quoi! tu refuses de racheter ta vie pour cent mille écus d'or... tu...

JACQUES, tirant un parchemin de son sein.

Regardez, monseigneur, j'en ai donné deux cent mille pour acheter ce traité, ce traité passé entre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, aux termes duquel, après que les croix rouges seront venues en France appelées par vous, ces deux monarques partageront votre royaume et vous feront ce que vous voulez faire à Charles VII, raser la tête et jeter dans un cloître.

LE DAUPHIN.

Que dis-tu?... ce traité...

JACQUES.

Lisez-le, monseigneur, et jugez si je suis avare quand il s'agit du bien et de l'honneur de mon pays.

LE DAUPHIN.

Qu'ai-je lu?... Ah! beau cousin de Bourgogne, un jour j'aurai mémoire de ceci.

JACQUES.

Et maintenant, monseigneur, dussent mes paroles vous déplaire, vous entendrez la vérité; ce ne sera pas vainement, je l'espère, quelle hasard nous aura mis en présence l'un de l'autre. Caché dans le fond de l'Égypte, maître d'une fortune immense, j'aurais pu vivre heureux; mais le bruit de votre révolte arriva jusqu'à moi, et me ramena en France; vous appelez à vous l'étranger, j'accours, moi, pour lui fermer le passage... Mes conseils et mon or donnèrent bientôt la victoire à votre père; mais vous alliez recommencer une lutte nouvelle : je résolus de vous montrer le précipice ouvert sous vos pas. Si je me suis emparé du traité fait avec le Bourguignon, ce n'était que pour vous le rapporter à vous-même... Oui, monseigneur, je voulais vous dire : Ne vous livrez pas au duc de Bourgogne, car le duc de Bourgogne est un traître; je voulais vous dire ce que je vous dis aujourd'hui : Dauphin de France, qui combat son roi est un rebelle, qui appelle l'étranger dans son pays est un parricide.

LE DAUPHIN.

Ce n'est pas à moi que tu aurais tenu ce langage, c'est au roi mon père; car tu me hais, Jacques Cœur.

JACQUES.

Je n'aime pas le Dauphin, mais j'espère dans le roi Louis XI, je crois à sa force, à sa sagesse, à son amour du pays. Jusque là, je suis votre ennemi, comme vous êtes le mien; mais devant le bonheur de la France, toute haine personnelle doit s'éteindre, et je suis prêt à m'unir à vous s'il le faut. Ce n'est pas Jacques Cœur, c'est un de vos sujets futurs qui vous parle au nom de tous. Écoutez sa voix, monseigneur : Dans peu, vous serez roi, sans doute; c'est pour votre royaume que je vous implore. Renoncez à ces projets coupables qui vont décimer la France, la rendre pauvre, humiliée, esclave. Pour conserver pur et intact l'héritage de vos pères, sachez attendre. L'épée de l'étranger qui pose la couronne d'un roi sur sa tête, trace au sein du pays un long sillon de sang; n'appellez pas l'étranger!... monseigneur, je vous implore à genoux, s'il le faut, croyez-en mes larmes : pitié pour votre père, pitié pour vous, pitié pour mon pays!

LE DAUPHIN, *tendant la main à Jacques.*

Relevez-vous, Jacques Cœur; vous êtes un grand citoyen.

JACQUES.

Et vous, vous serez un grand roi, car vous m'avez compris. Monseigneur, le traité doit être entre

les mains de Philippe, faites-le chercher, déchirez-le et anéantissez par là cette alliance.

LE DAUPHIN.

Oui, tu as raison, Jacques : à la trahison je répondrai par la ruse... Non, duc de Bourgogne, vous n'aurez pas ma belle France à partager avec l'Angleterre; et peut-être un jour, Dieu aidant, j'aurai, moi, votre Bourgogne si riche, et sans la partager avec personne... Oui, effaçons jusqu'à la trace de ce traité maudit. Viens, viens... *(Il va pour sortir, puis s'arrête tout-à-coup en poussant un cri.)* Ah! il est trop tard!... Malheur! il est trop tard, je me souviens maintenant.

JACQUES.

Que voulez-vous dire?

LE DAUPHIN.

Je ne m'étais pas borné à envoyer un seul messager avec le traité : craignant que le premier n'arrivât pas, par un accident imprévu, j'en ai fait partir un second quelques heures après.

JACQUES.

Qu'avez-vous fait?

LE DAUPHIN.

Il est en route maintenant... Que faire?... par quel moyen...

JACQUES.

Envoyez après lui.

LE DAUPHIN.

Mais il faudrait confier à quelqu'un ce secret qui peut me perdre!... et qui sera assez discret...

JACQUES.

Moi, qui sais tout, et qui ne vous trahirai pas, vous en êtes sûr...

LE DAUPHIN.

Toi!... Mais à ton âge...

JACQUES.

N'importe. Dieu me donnera des forces. Un cheval, un cheval, monseigneur; j'atteindrai le messager, je l'atteindrai, je vous le jure; je le tuerai s'il résiste... Mais un cheval, un cheval, et que je parte à l'instant.

LE DAUPHIN.

Tristan, (*Tristan paraît*) mon meilleur cheval à Jacques; tu lui indiqueras la route prise par mon second messager. Cours ensuite à la prison de Philippe, fais-toi rendre les papiers qu'il a sur lui, rapporte-les-moi, et amène-le. Et toi, Jacques, en route, et que Dieu te conduise.

JACQUES.

Dieu protège la France, monseigneur.

Il sort avec Tristan.

## SCÈNE IV.

LE DAUPHIN, puis AGNÈS.

LE DAUPHIN, *se découvrant.*

Notre Dame d'Embrun, une chasse d'or si Jacques arrive à temps.

UN OFFICIER, *entrant.*

Une femme, dont le visage est couvert d'un masque, demande à parler à monseigneur.

LE DAUPHIN.

C'est Agnès... Qu'elle entre. (*L'Officier sort.*)  
D'ici j'entendrai partir Jacques Cœur.

Il s'approche d'une croisée.

AGNÈS, *entrant.*

Monseigneur, je me rends à votre merci. Ces deux heures que vous m'avez imposées, deux heures d'attente et d'angoisses, sont écoulées.

LE DAUPHIN.

Le voilà !... il s'élançait... il a déjà disparu !

AGNÈS.

Monseigneur ne s'est-il pas encore aperçu qu'une pauvre mère est là près de lui, qui pleure, qui tremble, et qui attend ?

LE DAUPHIN.

Relevez-vous, Agnès, et ne pleurez plus : votre fils vivra.

AGNÈS.

Ah ! monseigneur !

LE DAUPHIN.

Il vivra, vous dis-je !

AGNÈS.

L'ai-je bien entendu ?... Ne me trompez-vous pas ?... Oh ! non, il n'y a plus de colère dans votre voix, plus de haine dans vos yeux... Oh ! Jacques Cœur était avec vous tout-à-l'heure ; Jacques Cœur vous aura tout dit : Vous ne pouviez plus ordonner la mort de Philippe ; son supplice n'eût pas été seulement un crime, c'était un fratricide !

LE DAUPHIN.

Que dit-elle ?

AGNÈS.

Jacques vous a dit : Philippe est aussi l'enfant de Charles VII ; Philippe est votre frère !

LE DAUPHIN.

Mon frère !

AGNÈS.

Cet aveu l'a sauvé !

LE DAUPHIN.

Cet aveu le perdra, madame... Ah ! je me rappelle à présent, Philippe est le fils d'Agnès Sorel et de Charles VII...

AGNÈS.

Mais, monseigneur...

LE DAUPHIN.

Ah ! je devine cette trame infernale... On a rapproché le fils du père pour que le fils s'en fût aimer.

AGNÈS.

Mais, monseigneur, vous seul avez ordonné à Philippe de venir à Paris ; vous seul l'avez présenté au roi, placé auprès de sa personne... Je ne le voulais pas, moi.

LE DAUPHIN.

Moi seul ai fait le mal, dites-vous, soit ; c'est à moi seul de le réparer alors, et par le Dieu vivant, avant une heure, la bouche de Philippe ne pourra plus prononcer le nom de son père.

AGNÈS.

Mais il l'ignore, monseigneur, il l'ignore, je vous le jure... Jamais je n'ai révélé à Philippe le

secret de sa naissance ; je ne le lui révélerai jamais... Vous doutez de ma promesse... eh bien ! monseigneur, si vous craignez encore, je me livre tout entière à votre merci... Je consens à mourir s'il le faut, pourvu que mon fils vive... Oui, monseigneur, vous pouvez réaliser cette fois le projet que vous avez conçu il y a vingt ans, contre ma vie ; de cette manière, Philippe ignorera toujours sa naissance... Monseigneur, c'est une mère qui vous implore, qui supplie pour son fils... L'exil pour lui, la mort pour moi... la mort sur l'heure, sans le voir, sans l'embrasser, s'il le faut... Ah ! monseigneur, quel sacrifice plus grand pouvez-vous exiger encore ?

LE DAUPHIN.

On vient, madame ; c'est Philippe qu'on amène ; nous allons voir s'il est digne de ce pardon que vous implorez pour lui.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, TRISTAN.

LE DAUPHIN.

Seul ?... Et Philippe, où est-il ?

TRISTAN.

Tout est perdu, monseigneur ; Philippe n'a plus les papiers, et il refuse de dire où ils sont.

LE DAUPHIN.

Et vous me demandiez sa grâce... et je l'aurais accordée peut-être... Ces papiers, il me les faut.

TRISTAN.

Je l'ai menacé en vain de la torture.

AGNÈS.

Oh ! il parlera, monseigneur, il parlera, je vous le jure... Faites-moi conduire devant lui à l'instant.

LE DAUPHIN.

Oh ! ces papiers !... Venez, venez, madame.

Un Capitaine des gardes et des Soldats paraissent.

LE CAPITAINE.

Monseigneur le Dauphin, je vous arrête au nom du roi.

LE DAUPHIN.

Moi !

LE CAPITAINE.

Comme coupable de haute trahison envers sa majesté. Remettez-moi votre épée.

LE DAUPHIN, *à part.*

Ces papiers sont entre les mains du roi !... Je me vengerai sur Philippe... Tristan, qu'il meure ; obéis, obéis-moi sans hésiter.

AGNÈS.

Qu'a-t-il dit à cet homme ?

LE DAUPHIN, *revenant sur ses pas.*

Tristan, tu calcules quelquefois ; calcule ceci : Si tu ne m'obéis pas sur l'heure, je te dénonce comme mon complice, et toi qui n'es pas Dauphin de France, tu sais ce qui t'attend... Si tu me sers fidèlement, je me tairai... Je me rends aux ordres du roi, cours exécuter les miens. (*Au Capitaine.*) Partons.

SCÈNE VI.

AGNÈS, TRISTAN.

Monseigneur, monseigneur!... Il s'en va, il ne m'écoute pas... O mon Dieu ! mon enfant doit-il mourir ?

TRISTAN, *à part*.

Le calcul est juste... Allons.

Il va pour sortir, Agnès l'arrête.

AGNÈS.

Où courez-vous ? exécuter l'ordre du Dauphin, tuer mon fils?... Eh bien ! courez donc à la prison ; moi, je cours au palais du roi, et je lui dirai : Tristan va tuer votre fils.

TRISTAN.

Que dites-vous?... son fils!... Quoi ! Philippe serait...

AGNÈS.

Le fils du roi et le mien.

TRISTAN.

En effet... je me rappelle...

AGNÈS.

Philippe est le fils de Charles VII, vous dis-je, et prenez garde, messire ; on coupe la main qui verse le sang royal.

TRISTAN, *à part*.

C'est vrai.

AGNÈS, *à part*.

O mon Dieu ! ce qui a failli perdre mon fils aux yeux du Dauphin, le sauverait-il aux yeux de cet homme?... Il hésite...

TRISTAN, *à part*.

Si le Dauphin succombe et que j'aie exécuté ses ordres, le roi, prévenu par Agnès, vengera la mort de son fils... Que faire ?

AGNÈS.

Le Dauphin est perdu ; vous l'avez vu vous-même, il ne peut plus vous protéger.

TRISTAN.

Mais il peut me perdre en me dénonçant.

AGNÈS.

Mais je puis vous sauver en disant au roi que vous avez épargné son fils... Je puis vous rendre un des plus puissans du royaume.

TRISTAN.

Le Dauphin régnera un jour, et alors...

AGNÈS.

Mais Charles VII règne, et demain, ce soir, dans un moment...

TRISTAN.

Eh bien ! écoutez : je vous donne trois heures ; voyez le roi, obtenez de lui, s'il est possible, que le Dauphin meure, et j'épargne votre fils.

AGNÈS.

Eh ! quoi ! vous voulez...

TRISTAN.

Je ne puis sauver l'un qu'au prix de la mort de l'autre... Profitez du temps que je vous laisse, ne cherchez ni à me dénoncer ni à savoir où je suis. Le lieu où je me retire est la prison où est votre fils ; elle est impénétrable et connue de moi seul ; je saurai si vous avez réussi. Le beffroi du palais ne se fait entendre qu'à la mort des rois ou des Dauphins ; il s'ébranle trois fois pour annoncer au peuple que le plus proche héritier du trône est mort... Eh bien ! si vous l'emportez, j'entendrai le funèbre signal ; alors, je délivre votre fils et je le ramène dans vos bras. Maintenant, allez au roi ; moi je vais attendre. Songez qu'il ne vous reste que trois heures.

SCÈNE VII:

AGNÈS, *seule*.

Trois heures!... et j'hésiterais encore!... Ah ! au palais du roi ! au palais du roi!...

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, LE CAPITAINE, LE MÉDECIN, SERGENTS.

LE CAPITAINE.

Sire, je remets en vos mains l'épée de monseigneur le Dauphin. Suivant les ordres de votre majesté, je l'ai conduit au palais, où il est prisonnier sur parole.

CHARLES.

C'est bien. Et a-t-il fait quelque résistance ?

LE CAPITAINE.

Aucune.

CHARLES.

Pour avoir obéi sans murmurer, il faut qu'il ait le sentiment de ses torts. Messieurs, le Dauphin allait encore se révolter contre moi. Mais le complot qu'il tramait cette fois était une trahison contre le royaume. Vous saurez plus tard ce que j'ai ordonné de son sort. En attendant, capitaine, qu'il ne puisse sortir du palais. Surveillez-le, sans oublier toutefois qu'il est Dauphin de France.

LE MÉDECIN.

Sire, voici l'heure de votre repas du soir. J'ai pris toutes les précautions d'usage. Soyez sans défiance et sans crainte.

CHARLES.

Et vous êtes sûr qu'on ne vous a pas trompé vous-même ?

LE MÉDECIN.

Sire, je répons de votre existence.

CHARLES, *à part*.

S'il s'entendait avec le Dauphin !... Maintenant que tout moyen de révolte lui est enlevé, le poison est sa seule ressource.

LE MÉDECIN.

Faut-il faire servir ?

CHARLES.

Non. Je ne veux rien.

LE MÉDECIN.

Permettez-moi de vous faire observer, sire, qu'une pareille abstinence à votre âge peut vous être funeste.

CHARLES, *tombant sur un fauteuil, et d'une voix éteinte*.

Je n'ai pas faim.

LE CAPITAINE, *bas, au médecin*.

Maître, penseriez-vous que la mort du roi soit prochaine ? J'ai arrêté monseigneur le Dauphin par son ordre, et s'il devenait bientôt roi j'aurais tout à craindre de sa vengeance.

LE MÉDECIN, *de même*.

Ménagez le Dauphin, c'est tout ce que je puis vous dire.

Marie paraît.

CHARLES, *allant à elle*.

Marie !... Que tout le monde se retire.

Tout le monde s'éloigne.

## SCÈNE II.

MARIE, CHARLES.

CHARLES.

Marie, ma providence, que venez-vous m'apprendre encore ? il faut qu'un nouveau danger me menace puisque vous venez à moi.

MARIE.

Sire, aucun péril ne plane sur votre majesté. Je venais vous demander une grâce. Une pauvre femme est là qui veut vous voir, et l'on a refusé de la laisser pénétrer jusqu'ici.

CHARLES.

Je ne veux voir personne.

MARIE.

Pourtant, sire, vous recevrez cette femme. Elle m'a chargé de vous montrer cet anneau en m'assurant qu'elle le tenait de vous, et que l'ayant reconnue à ce gage vous la feriez introduire : le voilà.

CHARLES, *prenant l'anneau*.

Grand Dieu ! que vois-je ! cet anneau, c'est le mien... Oui, c'est bien celui que je mis au doigt

d'Agnès, quand, morte et glacée déjà, on la déposa sur son lit de marbre. Qui vous a donné cet anneau, Marie ?

MARIE.

Celle qui demande à vous voir.

CHARLES.

Quelle est cette femme ? d'où vient-elle ?

MARIE.

Je l'ignore, sire. Elle seule pourra dire...

CHARLES, *appelant*.

Quelqu'un !... (*Un huissier entre*.) Introduisez à l'instant la personne qui est venue avec Marie. (*L'huissier sort*.) Oh ! oui, je veux la voir... je veux savoir d'où lui vient cet anneau.

MARIE.

Sire, voici cette femme.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, AGNÈS, *portant son masque*.

AGNÈS *s'avance lentement. Charles la regarde avec émotion. Moment de silence*.

Soyez béni, sire, vous qui avez souvenance et pitié.

CHARLES, *reculant*.

Est-ce un rêve... une illusion ?

AGNÈS.

Laissez-nous, Marie.

CHARLES.

Encore... encore cette voix.

AGNÈS, *à part*.

Pauvre Charles ! comme il est changé !

CHARLES, *s'asseyant*.

Ah ! ce long jeûne a affaibli mes forces, éteint mes facultés. Cet anneau pourtant, cet anneau, le voilà, je le tiens, je le touche... c'est bien lui. (*Se levant tout-à-coup*.) Comment était-il entre vos mains ? qui vous l'a donné, madame ?

AGNÈS.

Un seul homme au monde en avait le droit, sire.

CHARLES.

Assez, assez ; plus de paroles, maintenant. Ce masque... ôtez ce masque.

AGNÈS.

J'obéis !

Elle ôte son masque.

CHARLES, *s'élançant vers elle*.

Agnès !... (*Reculant involontairement*.) L'ombre d'Agnès !...

AGNÈS.

Non, sire ; Agnès elle-même... Agnès vivante... Agnès à vos pieds.

Elle tombe à genoux.

CHARLES, *la relevant et la pressant sur son cœur*.

Eh ! quoi ! c'est vous, vous que j'ai vue morte, que j'ai tant pleurée ?

AGNÈS.

Oui, sire... c'est Agnès Sorel qui a eu le triste



courage de vous affliger par la nouvelle de sa mort, qui vingt ans vous a caché son existence pour sauver son fils, et le vôtre.

CHARLES.

Un fils!...

AGNÈS.

Oui, sire, un fils que le Dauphin voulait tuer dans le sein de sa mère. Pendant vingt ans j'ai vécu obscure et retirée dans un manoir près des frontières, ne paraissant aux yeux des hommes que couverte de ce masque, cachant mon nom à mon fils même. Pendant vingt ans je me suis condamnée à rougir devant lui quand il me disait : Où est mon père? J'ai étouffé au fond de mon cœur ce sentiment qui me poussait à vous révéler mon secret. J'ai consenti à passer pour morte, enfin, pour sauver notre fils de la colère du Dauphin ; mais aujourd'hui cette colère s'est déchaînée malgré mes prévisions les mieux calculées ; aujourd'hui notre fils est au pouvoir de son implacable ennemi. Alors, j'ai soulevé la pierre de mon tombeau, et je viens vous dire : Roi de France, vous pouvez tout ; sauvez mon fils et le vôtre.

CHARLES.

Le Dauphin le tient en son pouvoir, dites-vous ? mais cet enfant est donc ici, à ma cour?...

AGNÈS.

Oui, sire ; et vous-même l'avez déjà vu, le connaissez, l'aimez peut-être...

CHARLES.

Et son nom, son nom ?

AGNÈS.

Philippe.

CHARLES.

Philippe... lui, lui mon fils... lui si noble, si loyal... Ah ! mon cœur aurait dû le deviner... Ah ! le bonheur commence donc pour moi, puisque vous m'êtes rendue et que Philippe est notre fils.

AGNÈS.

Mais Philippe est au pouvoir du Dauphin, vous dis-je.

CHARLES.

Le Dauphin est mon prisonnier : je suis maître de son sort ; il me rendra mon fils, je le veux... (*Appelant.*) A moi!... (*Le Capitaine des gardes paraît.*) Le Dauphin... allez, amenez-le à l'instant devant moi.

Le Capitaine sort.

AGNÈS.

Le Dauphin et une autre personne que j'ai juré de ne pas nommer, et qui d'ailleurs est hors de toute atteinte, connaissent seuls la prison de Philippe... et si le Dauphin résiste...

CHARLES.

Je le contraindrai...

AGNÈS.

S'il refuse...

CHARLES.

Je le contraindrai, vous dis-je ! Ah ! ce n'est plus le roi faible, expirant et résigné, ce n'est plus Charles de France pleurant Agnès et son cou-

rage mort avec elle ; c'est le monarque qui a ressaisi la vie, c'est le père qui veut sauver son fils. Je le sauverai, Agnès... Voyez, l'approche du Dauphin m'a toujours fait trembler... je l'attends, voyez si je tremble !

AGNÈS.

On vient.

CHARLES.

C'est le Dauphin... Là... là, vous pourrez tout entendre, et vous verrez si je faiblis...

Elle entre dans le cabinet.

#### SCÈNE IV.

CHARLES, LE DAUPHIN, *amené par le Capitaine. Le Capitaine se retire.*

CHARLES, *assis.*

Approchez. Pour la troisième fois vous paraissez en sujet révolté devant votre roi, en fils ingrat devant votre père. Mais aujourd'hui, du moins, vous ne pouvez nier votre crime, car j'ai dans mes mains de quoi vous confondre.

LE DAUPHIN.

Je le sais ; et n'auriez-vous pas ces preuves, j'avouerais hautement ce dont votre majesté m'accuse.

CHARLES.

Ainsi, tu m'apportes l'audace du coupable au lieu de son repentir ?

LE DAUPHIN.

Oh ! la crainte n'étouffera pas ma parole... Je suis en votre pouvoir, je le sais ; mais aussi je suis en votre présence, et je puis enfin vous dire seul à seul ce que vous n'avez jamais voulu entendre, ce que votre cour a empêché de venir jusqu'à vous, la vérité. Depuis long-temps votre main est trop faible pour porter le sceptre ; vous n'avez pas voulu me le confier ; il allait tomber brisé par votre noblesse : j'ai dû tenter de le prendre, afin qu'on ne s'en partageât pas les débris.

CHARLES.

Insensé!...

LE DAUPHIN.

Non, sire. Vous avez acheté trop cher la fidélité et l'appui des seigneurs de votre cour. Chaque prérogative que vous leur avez accordée vous a enlevé un fleuron de votre couronne, et déjà celle du duc ou du comte marche presque à l'égal de la vôtre. Les grands sont trop puissans sous votre règne, vous en avez fait autant de rois ; ils sont riches, et vous êtes pauvre ; ils sont forts, et vous êtes faible ; chaque jour ils montent un degré du trône, tandis que vous le descendez, et chacun d'eux est prêt à me disputer mon héritage, que vous ne savez plus défendre.

CHARLES.

Calomnie, calomnie pour justifier ta révolte...

LE DAUPHIN.

Vérité, sire, vérité terrible... Vous n'êtes plus roi, vous dis-je ; la France n'a plus que des tyrans.

Voulez-vous que je vous les nomme... c'est le comte, nétable, c'est André de Laval, maréchal de France, le sire de Torcy, grand maître des arbalétriers, qui commandent l'armée en leur nom et non au vôtre. C'est le sire de Beuil, grand amiral, qui dispose de votre marine. C'est le comte de Foix qui fait battre monnaie à son effigie ; c'est le comte de Dunois qui peut lever trois mille hommes d'armes sans qu'aucun ait la fleur de lis ; ce sont tous les seigneurs qui, retirés derrière les murs crénelés de leur ville, peuvent vous faire la guerre. C'est enfin Juvenal des Ursins, votre chancelier, qui, réuni à Hypert, président de votre parlement, peuvent vous empêcher de percevoir les tailles et les dîmes... Et vous dites que vous êtes roi de France!... Mais essayez de ressaisir la véritable puissance, tentez de frapper de votre sceptre ces vassaux que vous avez faits si grands ; aussitôt vingt bannières vont s'élever contre la vôtre, et il ne vous restera que Paris ; Paris, où vous ne régnerez encore que tant que monseigneur Destouville, le grand prévôt des marchands, voudra bien vous le permettre.

CHARLES.

Vous osez insulter ma noblesse !

LE DAUPHIN.

J'oserai bien davantage... Dieu vous avait fait roi pour protéger le faible contre le fort, et vous l'abandonnez... Il vous avait donné la main de justice pour l'étendre sur lui, et vous l'avez retirée à vous. Les seigneurs accablent le peuple, ils le navrent, ils le pillent, ils l'égorgent sous vos yeux, et vous ne voyez rien, et vous n'entendez rien. Moi, je l'ai vu ce peuple, je suis descendu dans la rue, je suis entré dans sa demeure, j'ai entendu ses plaintes, j'ai vu ses larmes, j'ai compté ses misères, et je me suis levé.

CHARLES.

Pour marcher contre ton père.

LE DAUPHIN.

Pour faire ce que vous ne faisiez pas. Je voulais, à la tête de ce peuple, détruire la puissance tyrannique des seigneurs ; rendre aux bourgeois les franchises que vous leur avez ôtées, au laboureur le champ qu'il cultive, au négociant son commerce, au travail sa récompense. Je voulais abaisser l'orgueil de tous ces grands en choisissant mes ministres et mes serviteurs dans ce même peuple où l'on trouve souvent l'intelligence et le génie, où l'on trouve toujours le courage et l'amour du pays. Je voulais enfin rendre la France grande et heureuse, et je m'en sentais la force... Voilà mes projets, voilà mes motifs, voilà ma conduite. Notre-Dame de Cléry m'est témoin que jamais je n'ai médité votre mort. En politique, je ne connais que des fautes ; ma faute est d'avoir échoué, et maintenant je suis à votre merci.

CHARLES, se levant.

Et je puis te punir du supplice qu'il me plaira de t'infliger.

LE DAUPHIN.

Oui.

CHARLES.

Je puis te priver de ta liberté, te jeter dans un cloître, te faire raser la tête.

LE DAUPHIN.

Oui.

CHARLES.

Je puis plus encore si je le veux.

LE DAUPHIN.

Oui.

CHARLES.

Eh bien ! je te fais grâce !

LE DAUPHIN.

Grâce!...

CHARLES.

À une condition.

LE DAUPHIN.

Laquelle ?

CHARLES.

Au mépris de toutes les lois, un homme, pour m'avoir servi fidèlement, est prisonnier par tes ordres...

LE DAUPHIN, à part.

Que dit-il ?

CHARLES.

Cet homme, c'est Philippe.

LE DAUPHIN, à part.

Il sait tout ; Agnès a parlé ; la grâce était un piège.

CHARLES.

Il faut que tu m'indiques le lieu où il est détenu ; il faut le rendre à la liberté sur l'heure.

LE DAUPHIN.

Le rendre libre...

CHARLES.

À ce prix seulement est ton pardon. Si tu refuses, je refuse grâce à mon tour... choisis... Tu ne réponds pas... Mais tu ne sais donc pas que Philippe est aussi mon fils?...

LE DAUPHIN.

C'est parce que je le sais que je veux qu'il meure.

CHARLES.

Malheureux !... mais c'est ton frère !

LE DAUPHIN.

C'est le fils d'Agnès Sorcel, votre courtisane, qui est venue vous implorer pour lui, et une fois qu'il sera délivré, vous le reconnaîtrez pour votre fils. Un testament sera arraché à votre faiblesse, et après votre mort le bâtard voudra déshériter l'enfant légitime.

CHARLES.

Oh ! ne crains rien, ne crains rien, et je m'engage sur ma parole royale.

LE DAUPHIN.

Il suffira d'une larme d'Agnès pour vous la faire violer. J'attends votre arrêt. Rappelez-vous cependant que vous répondez à la France de l'existence de l'héritier du trône.

CHARLES.

Et je réponds à Dieu de l'existence de Philippe ; car Philippe est mon fils, si tu ne veux plus l'être. Louis, Louis, crains de me résister encore. Le

mauvais fils est puni par ses enfans, s'il devient père. Crains les fils ingrats à ton tour. Crains quand tu seras sur le trône que tu voudrais posséder par un crime; crains que ton fils ne trouble ton sommeil, que les soupçons sur lui ne se glissent dans ton âme, crains de le maudire... Louis, Louis, rends-moi Philippe, rends-le-moi sur l'heure... Ce n'est plus le roi qui commande, c'est un vieillard, c'est un père qui prie... Rends-le-moi.

LE DAUPHIN.

Quoi qu'il m'en puisse couler, sire, j'aurai la force de résister à la prière comme j'ai résisté à la menace.

CHARLES.

Ah! c'en est trop!... Je descends à la prière et tu m'insultes; je cherche mon fils et je ne trouve qu'un ennemi... Eh bien! soit!... guerre cette fois, guerre à mort... Cette scène abrège mon existence, je le sais; mais si je fus faible et clément toute ma vie, je deviendrais fort et terrible à mes derniers momens. Tremble, Louis, car tu n'es plus mon fils, et Philippe est toujours mon enfant. (*Appelant.*) Gardes, à moi, à moi! (*Le Capitaine paraît avec les gardes.*) Le Dauphin n'est plus prisonnier sur parole; qu'il soit gardé à vue; vous me répondez de lui sur vos têtes. Allez, allez!

LE CAPITAINE.

Mais, sire...

CHARLES.

Je suis seul maître ici... Obéissez!

Les gardes emmènent le Dauphin, qui est resté impassible et sort avec une tranquillité parfaite.

SCÈNE V.

AGNÈS, CHARLES.

AGNÈS.

Pitié pour nous!... Sire, j'ai tout entendu, et cette obstination du Dauphin...

CHARLES.

Je saurai la vaincre, et avant ce soir.

AGNÈS.

Mais ce soir il sera trop tard; dans une heure, Philippe ne sera plus.

CHARLES.

Que dites-vous?

AGNÈS.

Je ne vous ai pas tout révélé, sire; celui qui a reçu l'ordre de mettre Philippe à mort, m'a dit que si dans trois heures le Dauphin existait encore, il tuerait mon fils, et il y a deux heures qu'il m'a dit cela, sire: entendez-vous? deux heures!

CHARLES.

Est-il possible?... et nul moyen de découvrir sa prison...

AGNÈS.

Aucun.

CHARLES.

Nul moyen de savoir...

AGNÈS.

Aucun, vous dis-je! et le temps s'écoule, et votre fils va périr... votre fils Philippe, qui vous aime, lui, et que vous dites aimer, qui vous a donné son sang, et qui maintenant...

CHARLES.

Eh bien! Louis est un mauvais fils, rebelle à son père, rebelle à son roi, qui veut se couvrir du sang d'un frère; puisqu'il faut perdre l'un pour l'autre, je n'hésite plus, Agnès, je vais te rendre ton fils.

Il s'approche de la table, prend la plume pour écrire; au même instant s'avance Jacques Cœur, qui a paru un instant avant, amené par Marie. Marie est entrée dans la chambre du roi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *aux genoux du roi.*

Arrêtez!

CHARLES.

Jacques Cœur!

JACQUES.

Oui, Jacques Cœur, auquel Marie vient de tout apprendre; Jacques Cœur, qui dans tout votre règne ne vous a conseillé que des choses grandes et généreuses.

CHARLES.

Quoi! tu prendrais la défense du fils parjure, du sujet traître et rebelle?

JACQUES.

Vous ne signerez pas, sire; vous ne signerez pas cet ordre qui va laisser la France à l'étranger. Après vous, qui restera pour la défendre? après vous, quel homme pourra occuper le trône, si le Dauphin n'est plus là? Lui seul, sire, peut porter le sceptre et l'oriflamme; lui seul est marqué du doigt de Dieu comme votre successeur. Votre colère ne saurait atteindre sa tête. Mauvais fils, maudissez-le; héritier du trône, respectez sachiez.

AGNÈS.

Sire, n'écoutez que votre cœur: votre fils va périr si vous différez un instant; et le seul de vos fils qui vous aime c'est Philippe!

JACQUES.

Philippe est un enfant, et Louis XI sera un grand roi.

CHARLES.

Assez, assez, tous deux... vous me torturez le cœur... La France livrée à l'étranger... Philippe, mon fils bien-aimé, livré sans défense aux coups du Dauphin... Oh! jamais!... je ne puis supporter cette idée!

JACQUES.

Sire, j'ai une fille qui aime Philippe et qui en est aimée... S'il meurt, elle meurt aussi, et vous le voyez, je n'hésite pas.

CHARLES.

Ah! tu n'as pas près de toi la mère de ton enfant, te suppliant pour lui.

JACQUES.

Cette femme qui vous supplie, je l'aime aussi,

et pour elle j'ai sacrifié tout il y a vingt ans; je l'aime, et sa douleur me déchire; pourtant, malgré ses larmes, malgré les reproches qui éclatent dans ses regards, je veux, je dois sauver la France.

AGNÈS.

La France !... toujours la France ! Eh ! que m'importe à moi ? je ne vois que mon fils... Ce n'est pas au roi, c'est au père que je parle. Charles, je me traîne, à tes genoux... l'heure passe, le temps s'écoule... Mon fils, rends-moi mon fils !

CHARLES.

Ah ! c'en est trop !... Agnès, conduis-moi... guide ma main... fais-moi signer cet ordre fatal; car c'est mon sang que je vais répandre pour sauver mon sang.

Le roi s'appuie sur Agnès, va à la table et s'assoit en chancelant.

JACQUES, tombant à genoux.

Sire, sire !

CHARLES, chancelant.

Tais-toi ! plus un mot... Ah ! cette scène m'accable et m'écarterait !... les forces semblent m'abandonner... ma tête et mon cœur défaillent.

AGNÈS.

Grand Dieu !

CHARLES.

Oh ! ne crains rien... je vais signer... c'est la vie de Philippe, de mon enfant... (Il saisit convulsivement la plume, essaie de signer, et retombe en poussant un grand cri.) Ah !

AGNÈS, courant à lui.

O ciel ! il n'a pas signé... (Cherchant à le ranimer.) Charles ! Charles !

JACQUES, criant.

Du secours, du secours au roi !

Les portes s'ouvrent; des médecins, des officiers et des domestiques paraissent.

AGNÈS.

Oh ! ranimez-le, rendez-lui la vie, ou mon fils est perdu.

On roule le roi dans son fauteuil. Agnès et le médecin le suivent.

JACQUES, au Capitaine.

Capitaine, le Dauphin est sous votre garde; sa présence est indispensable ici; amenez-le à l'instant. Allez, je réponds de tout. (Le Capitaine sort. Jacques s'approchant de la porte.) Je n'entends rien... un silence de mort. (Regardant.) On entoure le roi... ma fille est auprès de lui... Le roi se ranime, il ouvre les yeux, il se relève... il est retombé... (Un moment de silence, puis on entend un grand cri dans la chambre.) C'en est fait peut-être !

## SCÈNE VIII.

AGNÈS, MARIE, LE MÉDECIN, SEIGNEURS sortant de la chambre; LE DAUPHIN, LE CAPITAINE DES GARDES, JACQUES.

AGNÈS.

Tout est fini.

LE CAPITAINE, entrant.

Monseigneur le Dauphin.

LE DAUPHIN.

Que se passe-t-il donc ?

JACQUES, se mettant à genoux.

Le roi est mort ! (Se relevant.) Vive le roi !

TOUS.

Vive le roi !

LE DAUPHIN.

Jacques Cœur !

JACQUES.

Oui, sire, c'est lui qui le premier aura salué le règne de Louis XI.

Ici on entend le tocsin qui sonne un premier coup.

LE DAUPHIN.

Quel est ce bruit ?

LE MÉDECIN.

C'est le tocsin qui va sonner six fois pour apprendre au peuple la mort du roi Charles VII. Deuxième coup.

AGNÈS.

Ah ! mon fils est perdu ! Tristan m'a dit que s'il n'entendait pas les trois coups annonçant la mort du Dauphin, il tuerait mon fils, et le tocsin va sonner six fois.

Ici on entend sonner le troisième coup.

LE DAUPHIN.

Tristan !... (Au Capitaine.) Allez, courez, et qu'on s'arrête.

Le Capitaine sort.

AGNÈS, se jetant aux pieds du Dauphin.

Oh ! merci, merci, monseigneur !

LE DAUPHIN, la relevant.

Relevez-vous, madame; Dauphin, je voulais la mort d'un frère dont l'existence pouvait troubler le pays; roi, je ne puis vouloir la mort d'un de mes sujets.

AGNÈS.

Arrivera-t-on assez à temps ?

PHILIPPE, à la cantonnade.

Ma mère ! ma mère !...

A la vue de Philippe, qui entre par le fond conduit par Tristan, Agnès jette un cri de joie et court embrasser son fils. Tristan s'arrête effrayé à la vue de Louis XI, et Jacques Cœur s'incline devant le roi en criant : Noël pour le roi !... Tout le monde répète ce cri. — La toile tombe.

FIN.